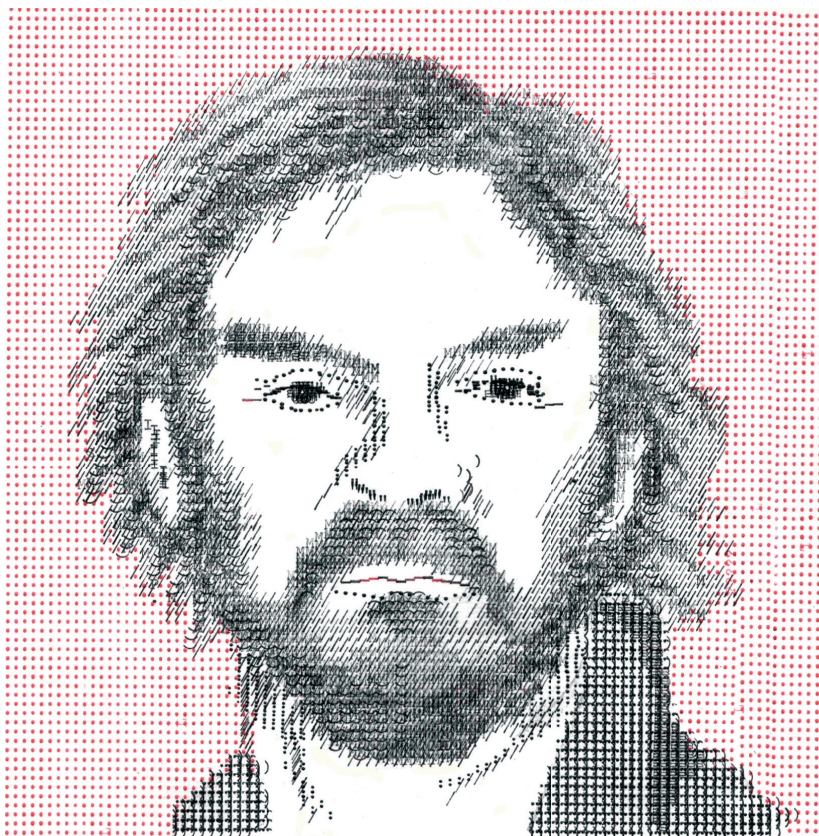


Raymond Perrin

# PIERRE PELOT

L'écrivain raconteur d'histoires



L'Harmattan

**PIERRE PELOT**

**L'écrivain raconteur d'histoires**

## Du même auteur

### Travaux publiés chez L'Harmattan

- *Un siècle de fictions pour les 8 à 15 ans (1901-2000) à travers les romans, les contes, les albums et les publications pour la jeunesse*, 2001, 2003, 2005.
  - *Littérature de jeunesse et presse des jeunes au début du XXI<sup>e</sup> siècle. Esquisse d'un état des lieux, Enjeux et perspectives*, 2007, 2008.
  - *Fictions et journaux pour la jeunesse au XX<sup>e</sup> siècle*, 2009, 2014.
  - *Rimbaud Un pierrot dans l'embêtement blanc*  
*Lecture de La Lettre de Gênes de 1878*, 2009, 2013.
  - *Histoire du polar jeunesse Romans et bandes dessinées*, janvier 2011, 2011, 2012.
  - *L'Épopée du roi Gilgamesh et de son ami Enkidou*  
*Adaptation libre de Raymond Perrin*, 2013.
- Tous ces ouvrages ont été numérisés.

### Travaux publiés sur Pierre Pelot

- *Pierre Pelot. L'Étrange symbiose de la violence et de la tendresse*, dans *Les Cahiers de l'imaginaire*, n° 15/16, Laillé, 1985.
- *Pierre Pelot, le Chasseur d'histoires, du terroir aux galaxies*, dans *Les Cahiers vosgiens*, n° 108, 1995.
- *Dylan Stark, le justicier métis* :  
Introduction à *Dylan Stark. 2*, de Pierre Pelot. Bruxelles, Lefrancq, 1998, (Volumes).
- *Bibliographie commentée des romans de Pierre Pelot*, dans le recueil de nouvelles : *L'Assassin de Dieu*, (P. Pelot), Amiens, Engrage, Destination crépuscule, 1998.
- *Pierre Pelot : Les Traces du cadre lorrain dans ses fictions romanesques* dans *Le Thillot. Les Mines et le textile. 2000 ans d'Histoire en Haute Moselle*, Société d'Émulation des Vosges, Société d'Histoire de Remiremont et sa région, 2008.

D'autres travaux sont parus sur le site [ecrivosges](http://ecrivosges.com) :

- *Le lexique vosgien, les régionalismes lorrains et quelques traditions locales dans les romans de Pierre Pelot*.
- *Pelot en pente douce et rondes bosses ou les Hautes Vosges au cœur d'une quarantaine de romans*.
- *Pierre Pelot 1995-2004 : la décennie prodigieuse*.

Sur le site [noosphere](http://noosphere.com) : Bibliographie commentée des romans et nouvelles jusqu'en 2004.

Raymond Perrin

# PIERRE PELOT

L'écrivain raconteur d'histoires

L'Harmattan

## REMERCIEMENTS

J'adresse mes plus vifs remerciements à Pierre Pelot pour le prêt de ses bandes dessinées inédites et la photocopie de la lettre de Hergé et aux personnes qui m'ont aidé directement ou indirectement à écrire ce livre : Damien Didier-Laurent, Soizic Molkhou qui fut attachée de presse de Pelot chez Denoël, Gérard Noël (qui a publié mes articles et dossiers sur Pelot dans son journal), Alain Sprauel pour ses parfaites bibliographies et Bernard Visse et son irremplaçable site EcriVosges.

*Note* : Dans le corps de l'essai, les ouvrages de Pierre Pelot sont indiqués en gras italique.

**© L'Harmattan, 2016**  
**5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris**

<http://www.harmattan.fr>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-343-08170-0  
EAN : 9782343081700

# I L'écrivain Pierre Pelot, ici et maintenant

## Le cheminement multigenre d'un écrivain de longue haleine

L'attente a été longue avant que Pierre Pelot soit admis dans le cercle des écrivains français contemporains, le temps de passer du statut de raconteur d'histoires à celui de romancier reconnu dans les divers domaines de la littérature et en particulier dans celui de ce qu'on nomme curieusement « la littérature blanche ». Il est vrai que l'œuvre de Pelot s'est ouverte à de nombreux genres, au fil des ans, au long de ses travaux d'écriture ininterrompus. Livre après livre, considérant que le dernier roman publié était le brouillon du suivant, Pierre Pelot n'a cessé près de deux cent fois de remettre « l'ouvrage » « sur le métier » comme le recommandait Boileau. La critique semble parfois tellement compartimentée que beaucoup de lecteurs spécialisés n'ont pas su ou voulu accompagner l'auteur vers d'autres rives du roman qui leur étaient moins familières. D'ailleurs, Pelot lui-même, dans *Paroles d'auteurs. La Lorraine*<sup>1</sup>, reconnaît que « devenir écrivain obéit précisément à un processus de longue haleine et de belle échéance, qui demande du souffle et du sang, c'est jeune dans un premier temps et puis, comme il se doit, ça vieillit. »

Depuis une vingtaine d'années, l'image du romancier Pierre Pelot a davantage changé dans les médias et dans les esprits que durant les trois décennies précédentes pendant lesquelles pourtant il a publié une grande partie de son œuvre. Dans le cheminement de cette reconnaissance tardive, la responsabilité de l'écrivain est-elle totalement absente ? Il semble que non puisque l'on observe pendant longtemps, trop longtemps peut-être, qu'il s'est considéré comme un « muet » en n'accompagnant pas la sortie de ces ouvrages par le parcours du combattant médiatique habituel. Puisque son métier consiste à écrire des livres et à déjà « donner son regard aux autres », il a longtemps considéré que son rôle s'arrêtait là. Peu voyageur (sauf dans son fauteuil), il est pourtant allé au Canada à la demande d'un de ses éditeurs jeunesse (et il n'aurait pas détesté visiter la Terre de Feu ou l'Australie !). Pourquoi irait-il fréquenter salons, journaux, radios et télévision pour en parler ? Il est resté d'autant plus longtemps sur cette position qu'il ne conduit pas (son épouse a passé le permis en 1983), et qu'il n'aime guère quitter son « coin de terre ».

En 1987, quand Philippe R. Hupp<sup>2</sup> vient lui rendre visite pour *Paris Match*, il fait cet aveu : « Je n'ai pas envie d'être médiatique. Un écrivain, pour moi, c'est un muet. » Philippe Hupp commente : « Un muet... sauvage. Car Pierre Pelot ne quitte les Vosges que pour se rendre à Paris lorsqu'il ne peut pas faire autrement et passe des journées entières, sans mettre le nez dehors, à pianoter sur sa machine ». Dans *Le Monde des livres*<sup>3</sup>, en juin 1988, il fait à nouveau cette confidence à Josyane Savigneau : « Un écrivain, par définition c'est quelqu'un de muet. Je voudrais qu'on pense à moi à travers ce que j'écris. » C'est dommage qu'à l'époque il ne songe pas davantage à faciliter l'approche

du lecteur. Heureusement, des journalistes viennent lui rendre visite, après un parcours assez étonnant. Monique Gehler<sup>4</sup> qui s'est déplacée pour *L'Événement du jeudi* en 1987 raconte son périple avec humour : « Ce n'est pas compliqué d'aller chez Pierre Pelot, écrivain. Vous prenez un train, vous changez à Nancy, vous prenez un autre train, vous changez à Épinal, vous reprenez un train et vous arrivez à Saint-Maurice-sur-Moselle. Il n'y a plus qu'une voie ferrée à traverser : continuer jusqu'au bout du village. Vous allez apercevoir une carrière, la maison au milieu de la carrière, c'est là. ». En 2003, Michel Abescat détaille encore un parcours complexe pour arriver chez Pelot depuis Paris.

Parce qu'il a connu quelques « creux de vagues » et des années de vaches maigres, les éditeurs lui refusant coup sur coup plusieurs manuscrits, quand l'écriture a suivi une pente plus douce et moins urgente lui laissant le temps de souffler, peut-être aussi parce qu'il a apprécié l'ambiance ou les rencontres faites au cours des manifestations littéraires qu'il a accepté d'honorer, Pelot va peu à peu s'accommoder, plus ou moins, d'un système qui n'a pas que des désavantages. Néanmoins et heureusement, celui que François Nourissier appelait en 2003 « l'anar hyperactif », « l'ensauvagé laborieux dans sa retraite vosgienne », le « Frégoli polygraphe d'une fabuleuse fécondité », ne va pas pour autant adopter l'image de l'auteur médiatique. En 2003, pour Sylvie Metzeldard du quotidien *Le Parisien*, « l'auteur ressemble à un vieux loup de mer avec son tatouage à l'avant-bras, sa boucle d'oreille et sa tignasse en bataille » (Jean-Louis Ezine évoque alors « sa barbe de forban » et « sa casquette de base-balleur des Red Sky »). Marie Chaudey, en 2008, dans *La Vie*, lui trouve « un côté matou pas très causant, trappeur du fond des bois à la barbe grise ». Comme l'écrit Thierry Savin, dans *L'Express*, en juillet 2010 : « Pierre Pelot est aux antipodes de l'écrivain germanopratin. Santiags aux pieds, Stetson sur la tête, bague de "barbare" au doigt, collier de barbe façon barde, il fait tout pour ne pas ressembler à l'archétypal auteur en chemise blanche, écharpe rouge négligemment jetée sur l'épaule. » De 1966 à aujourd'hui, chaque décennie a imposé une image différente et plutôt schématique du romancier. Les années 60 sont surtout celles des westerns et de la série « Dylan Stark ». À partir de la décennie suivante, Pelot s'illustre dans la S-F et le fantastique tout en publiant quelques romans du terroir vosgien, publiés surtout dans les collections pour adolescents. Le polar et le roman noir l'attirent à leur tour. Changeant une fois de plus son fusil d'épaule, Pelot aborde ensuite le roman historique et préhistorique. La littérature dite « blanche » ou « générale », pourtant présente au cœur des années 80, n'est guère perçue par la critique qu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle, surtout à l'issue de l'écriture de son chef-d'œuvre : *C'est ainsi que les hommes vivent*<sup>5</sup>. Pour aller plus loin que ces vues simplistes et restreintes, dues à des lectures parcellaires et hasardeuses, nous voudrions dessiner le panorama des œuvres pelotiennes, sans négliger non plus les livres pour la jeunesse, les scénarii et les novélisations, les pièces de théâtre et la bande dessinée... Ce serait un moyen d'éviter les stéréotypes accumulés à propos « d'une abondante productivité », de toute une vie entièrement vouée à

l'écriture, laquelle vie littéraire mérite une approche sérieuse, attentive et approfondie. Sans affirmer, en paraphrasant Brassens que « tout est bon chez lui, il n'y a rien à jeter », prenons le risque d'embrasser l'ensemble d'un très large panorama aux couleurs si diverses.

### **À chaque décennie, juste une image pas toujours juste du romancier**

On peut encore accoler au côté de l'image du romancier « mi-ours, mi-trappeur », celle réitérée, de « l'ours bleu » (seuls les initiés savent que cette couleur est celle de la série d'ours peints vers 1995), ou de « l'ermite philanthrope de la forêt vosgienne » réfugié dans son antre, sa « maison-cocon-refuge » (que d'aucuns, bien mal inspirés, ont transformé en « ferme » ou en « chalet » !). Serait-ce avec la complicité d'un auteur, conscient ou non, de participer à la construction de son propre mythe ou de feindre de l'organiser puisqu'il n'en peut mais, afin de continuer à écrire dans le minimum d'espace protégé ? Longtemps « Lucky Luke » ou « forçat de l'écriture », « stakhanoviste de la plume », « graphomane impénitent » qui écrit pour gagner sa vie, il est affublé de clichés anachroniques persistants accolés à « l'homme aux 200 livres ». S'il demeure un « touche-à-tout polygraphe »<sup>6</sup>, l'écrivain a dû, pour préserver un minimum de santé, surtout après son accident cardiaque de Noël 1999<sup>7</sup>, laisser ses doigts courir moins vite et moins longtemps sur le clavier de l'ordinateur. Et le romancier, cassant désormais le mieux qu'il peut les clichés, de multiplier les séances de dédicaces, de répondre aux invitations des radios et télévisions, acceptant volontiers de participer à des festivals, en particulier le *F.I.G.* (Festival International de Géographie de Saint-Dié) et *Les Imaginales* d'Épinal<sup>8</sup>, à des salons littéraires, comme *Le Livre sur la Place* de Nancy, *L'Été du livre* de Metz, en passant par Paris, Colmar ou Saint-Louis... On le voit aussi à la *Convention nationale de science-fiction* organisée à Lodève par son ami Claude Ecken, en 1999. Il participe à des rencontres, comme celles des *Étonnants voyageurs* à Saint-Malo (déjà en 1998), organisées par son ami Michel Le Bris, où il est en contact avec un lectorat très divers et ses confrères des diverses générations y compris les plus jeunes (qui, comme Michel Pagel, Francis Valéry ou Johan Heliot et Xavier Mauméjean, par exemple, avouent leur admiration). Ajoutons que Pelot se rend tous les ans, au moins une dizaine de fois à Paris pour des rendez-vous professionnels incontournables.

### **Un glissement progressif et discret vers la littérature générale :**

**De *Elle qui ne sait pas dire je à Maria...*, en passant par *Ce soir, les souris sont bleues***

Loin du cliché surexploité du romancier « qui écrit plus vite que son ombre », en 1987 (vivre de ses livres le condamnait auparavant à travailler vite), Pelot abandonne sa Canon électrique et retrouve le plaisir de l'écriture



manuelle. Monique Gehler écrit dans *L'Événement du Jeudi*<sup>9</sup> : « Du cliquetis de la machine à écrire, il est passé au frottement de la main sur le papier. (...) Rien n'a bougé autour de lui, ce sont les mots qui se sont mis à venir plus lentement. » Au mois de juin de cette année 1987, Pierre Pelot confie au journal *L'Alsace*<sup>10</sup> : « Mon envie, c'est d'écrire différemment, de prendre mon temps, d'avoir un après-midi pour écrire une seule phrase, de retrouver le plaisir des mots. » Il peaufine durant six mois d'écriture son roman en se soumettant à la logique du récit. « Une phrase, une situation se mettent en place. Il faut être au service de l'histoire, la servir le mieux possible. » C'est ainsi que naissent les romans *Elle qui ne sait pas dire je, Si loin de Caïn* et *Ce soir, les souris sont bleues*. Le premier n'est pas un polar, même si la mort plane sur nombre de ses pages, ni un récit fantastique bien qu'il évoque, comme dans *Le Père de feu*, un mystérieux guérisseur et un voyage hallucinant. C'est un roman dans l'acception la plus littéraire et la plus noble du terme, épicé par quelques ingrédients insolites ou fantastiques. Il offre une histoire singulière et bien construite, des personnages originaux, attachants, insérés dans une réalité quotidienne puissamment restituée. Ajoutons de l'émotion, une atmosphère lente et lourde, des descriptions méticuleuses et amoureusement dessinées, et surtout un rythme et une écriture maîtrisés.

Que les Vosges et ses marges saônoises et meurthe-et-mosellanes constituent le cadre de *Elle qui ne sait pas dire je*, cela n'a pas de quoi surprendre le lecteur des romans du « Fleuve Noir » : *Brouillards* et *Le Septième vivant*. C'est une idée judicieuse de choisir, sur les crêtes de la Haute-Saône, le hameau romanesque et secret de La Montagne qu'aurait aimé Giono... Les lieux perdus de Nonhigny et de Montreux semblent surtout manifester la prédilection du romancier pour les exclus d'un monde urbain qui suscite autant la méfiance du narrateur que de ses personnages. En appelant à l'existence des individus que l'*autre monde* (censé être le vrai), ignore ou méprise, Pelot excelle à dire le quotidien des gestes. Avec une verve malicieuse, il campe dès le début, un vieux cantonnier méfiant dont la silhouette s'impose à la mémoire, bien qu'il disparaisse du roman en laissant cependant l'image allégorique de son croissant débroussaillier. Une fois de plus, le romancier se passionne pour des personnages égarés, comme décalés dans un monde qui n'est pas fait pour eux. Si le regard du narrateur laisse entrevoir de la tendresse, c'est toujours sans mièvre compassion, sans indulgence illusoire qu'il dénude leurs paroles et leurs faits. Patiemment, il dit le fol acharnement de ces « survivants » incapables de vivre autre chose que leur rêve forcené. C'est celui de Mique l'étrange, qui se « ferme » pour se « télétransporter » dans les villes afin de retrouver peut-être l'espace d'une enfance encore inviolée.

C'est le rêve de Gussa son frère, pauvre chien fou et fureteur, en quête d'un trésor présumé caché dans la maison paternelle. C'est encore le songe immobile et ressassé de la mère qui s'enfonce plus loin que le malheur déjà présent, ou celui de Cardo, point, nom prédestiné de l'errance latine Nord-Sud, pivot du drame et surtout, voyageur désespéré en quête de n'importe quel remède pour

sauver l'impossible. Chacun muré dans sa folie ne suit que son désir et si deux personnages font les mêmes gestes, comme Gussa et Christian dévastant la maison, où s'ils suivent la même route, tels Cardo et Mique, leurs rêves trop différents ne peuvent cohabiter. Pelot fidèle à son habitude, les laisse libres d'agir. Il ne défend aucune thèse, ne prône aucune morale. Il préserve ainsi le sens critique du lecteur et s'attache avant tout à dire le mal de vivre de l'individu dans une société inadéquate. D'ailleurs, le personnage pelotien, habité par le doute, le soupçon, ne s'en laisse pas conter. Avec la cruauté de la conscience claire, il dévoile un pan de la vérité d'autrui alors que la sienne lui demeure opaque, comme engluée dans sa hargne de survie forcenée. Roman d'un été torride et qui n'en finit pas, comme *Le Pain perdu* et *L'Été en pente douce*, ce récit bien conduit n'évoque ni la saison des incendies ni celle, meurtrière, des passions paroxystiques. La violence retenue est à l'image du « feu de colère » de Mique, un « feu qui ne laisse que des cendres, la braise dessus, couvée ». Comme les feuilles d'une saison trop sèche, les personnages semblent se « friper » ; ils se sentent « vieux tout à coup ». Hantés par l'obsédante peur de la décrépitude et de la mort, ils « suent », se mouvant avec peine sous le regard quasi sartrien et impitoyable des autres, capables d'attenter à leurs projets.

La trame romanesque est dominée, épurée, au point de paraître simple. À première vue, elle se déroule linéairement, tant les traits, même les plus insolites, s'imposent avec la force (trompeuse) de l'évidence alors que s'exerce une logique interne contrôlée. Ce serait trahir le roman de le réduire à la quête d'un petit homme aux abois prêt à tout pour sauver sa femme moribonde, atteinte d'un cancer généralisé. Le titre qui désigne une figure centrale du livre est-il un meilleur guide ? On s'attache à cette femme-enfant lovée dans sa cachette fœtale de ronces et d'églantiers avant qu'« un petit homme maigrichon (...) sur ses jambes de poulet » ne l'enlève pour accomplir un pèlerinage hors du commun. C'est *Elle qui ne sait pas dire Je*, cachant un secret bien différent de celui que l'on suppose. On la voit naître et recouvrer son identité. Pelot révèle à Jean-Paul Germonville<sup>11</sup>, dans *L'Est Républicain Magazine*, le rôle essentiel du personnage : « Je voulais esquisser le portrait d'une femme qui ne sait pas trop qui elle est, où elle va, comment elle pourra réagir à certaines situations. On lui impose des responsabilités qu'elle n'est pas fatalement prête à assumer. (...) Au fur et à mesure de l'écriture, je me suis intéressé au personnage féminin. J'ai envie de savoir jusqu'où elle va aller avec son caractère, son expérience, ce qu'on lui a appris. » On s'attache aussi aux autres figures. Peu de personnages secondaires car chacun nous intéresse à son existence autonome.

Dans ce récit à plusieurs voix, - singulier roman pluriel -, chacune assure une sorte de relais discret qui, insidieusement, fait progresser l'action, en restitue l'unité chronologique donnée en filigrane tant à travers les actes que par dans les paroles. Il fallait du métier et du talent pour réaliser l'harmonie des voix, la fusion des niveaux de langue, y compris les plus populaires. Il faut entendre, plutôt que lire, l'étonnant soliloque de la vieille qui ne peut plus parler qu'à

elle-même. A mi-chemin d'un personnage de Becket ou d'une composition de Zouc (l'humoriste suisse Isabelle Von Allmen, trop oubliée aujourd'hui), elle radote et creuse son malheur continué « si tant loin en dessous de lui-même ». C'est elle pourtant qui sait la première que « le malheureux épouvantail à counailles » va faire fondre un peu plus de malheur sur la maison. D'autres voix séduisent ou surprennent : celle en aparté de Mique énonçant ses réflexions, épanchant ses fantasmes nés d'une vie entre parenthèses. Celle de Cardo qui ressasse, lui aussi, mais à voix haute, tout comme son frère jumeau Elme, capable de hurler pour affirmer qu'il voit seul « les choses comme elles sont ». Le point de vue du narrateur cimente et complète les divers discours. Tantôt le romancier décrit sans en savoir plus que ses créatures, tantôt le monde est vu, senti, par les personnages. Ainsi apparaît, à travers un pare-brise, la maison du guérisseur dont la description constitue un morceau d'anthologie, tant les plans successifs du paysage sont exposés avec la précision d'un cinéaste amoureux des longs plans-séquences. Ramener le livre à un scénario serait excessif et réducteur malgré les qualités d'une écriture toujours très visuelle, des retours en arrière, des fondus enchaînés qui restituent les arcanes et les pièges de la mémoire, avivés par la synesthésie des odeurs, des couleurs et des bruits. Pelot, patiemment, agit sur ses descriptions comme le peintre qui, heure après heure, dépose ses touches picturales successives. Dans *Elle qui ne sait pas dire Je*, la force d'invention, la vigueur imaginative de Pelot sont liées à un don ténu de l'observation. La surprise provient de l'amplitude d'un style torrentiel et inspiré. C'est évident : le style de Pelot n'est pas sobre. Les adjectifs foisonnent, les précisions abondent. Or, elles ne sont pas digressions mais affouillements progressifs, approximations continues pour mettre à nu les êtres et les choses saisis dans la sensation, le regard et la vérité de l'instant. Le style du romancier a peu à peu acquis un souffle tel que la phrase semble s'enrouler, se dérouler, aspirée dans la voltige et le vertige des mots, avant la chute préméditée, grâce à une longue étude d'un rythme et d'un lyrisme maîtrisés. Le plaisir quasi musculaire de coucher les mots est présent mais la phrase plus ample et le rythme plus modulé s'allient à un approfondissement de la psychologie des personnages, autant sentis de l'intérieur que croqués de l'extérieur. Après 27 ans d'attente, le roman revu et un peu écourté est réédité en janvier 2014 chez Héloïse d'Ormesson. Pelot, contraint de soigner alors en urgence un mélanome de la choroïde, ne peut assurer comme il l'aurait sans doute souhaité la promotion de la nouvelle édition. Elle est saluée par des articles élogieux dans *Télérama* (Michel Abescat notant que l'auteur « joue avec maestria des niveaux de langue et des patois), *Le Figaro littéraire* (Françoise Dargent sensible « à cette âpreté avec la langue qu'on lui connaît, ciselée et riche), *Le Monde des livres* (où Macha Séry relève que ce « roman tragique conjugue soliloques patoisants et descriptions lyriques »), *Livres Hebdo* (Alexandre Fillon), *Le Pèlerin* (Philippe Royer)... L'ouvrage est encore davantage remarqué dans la presse provinciale (*Le Républicain Lorrain*, Michel Genson, *L'Est Républicain*, Patrick Tardit...), plus sensible peut-être au cadre rural et étrange du roman.

Le romancier refuse maintenant certains subterfuges. Celui de la parabole grossissante baptisée *science-fiction*. Celui du cadre géographique. On a souvent cru que Pelot « fasciné » par l'Amérique, se plaisait à décrire les « calamiteux » d'Outre-Atlantique dont les types se trouveraient chez James Cain, Erskine Caldwell, William Faulkner ou John Steinbeck. En fait, il faut renverser la perspective : l'écrivain n'a jamais cessé de parler de ceux qu'il côtoie et qu'il connaît bien. Ce roman actuel, puisqu'il parle du Quart-Monde de la France profonde, tire aussi sa force de cette absence de truchement. Il rend directement présents ces méconnus qui s'imposent à notre mémoire et sur qui nous en savons bientôt plus que sur nos voisins ou certains de nos familiers.

Ce roman reflète une mi-vie d'observation aiguë, plus de vingt années d'écriture journalistique, c'est la continuation réussie de cent vingt récits dont il est l'aboutissement provisoire. Un an plus tard, Pelot récidive avec *Si loin de Caïn*, publié en 1988 mais édité après six mois d'écriture et dix-huit mois d'attente. Une fois de plus, en artisan patient, Pelot a entièrement écrit à la main un gros volume d'un million de signes, -cinq cents pages-, que les rigueurs de l'édition, sous la férule de Françoise Verny (1928-2004), chez Flammarion, ont réduit des deux tiers... Françoise Verny ne semble pas favoriser la sortie et la connaissance de ce roman, préférant peut-être promouvoir des poulains plus dociles et plus malléables que Pelot dont l'esprit d'indépendance est bien connu.

### **Beaucoup plus qu'un simple roman noir**

Ce récit plein de bruit et de fureur s'apparente au roman noir, de la tonalité de *Noires racines* ou de *La Nuit sur terre*. Il partage avec ces histoires le cadre vosgien méticuleusement restitué, une atmosphère trouble et insoutenable et des personnages picaresques par leur marginalité. Parler de « roman noir français » (tel qu'il est défini, par exemple, dans le volume « Que-sais-je ? » du genre), c'est réduire une histoire à des caractéristiques stéréotypées : « la criminalité, la violence, la marginalité, en un mot le malaise ».

Or, *Si loin de Caïn* bénéficie, en plus d'une connaissance profonde d'un milieu rural de paysans et de bûcherons, d'une analyse très fouillée des personnages avec une prédilection pour la psychologie du comportement puisque c'est avant tout à travers leurs paroles, leurs gestes, leurs actes, que les êtres se révèlent.

Surtout, une écriture riche et personnelle, talentueuse et travaillée, une construction romanesque rigoureusement maîtrisée, font de ce roman davantage qu'un thriller. Les débuts égarent habilement le lecteur par un morcellement voulu de l'espace et du temps. Se jouant d'une chronologie hardiment bouleversée, le romancier installe, avec témérité, les « retardateurs » de l'action essentielle, pour égarer, surprendre et mieux étonner ensuite.

Né à Vesoul, le récit de *Si loin de Caïn* opère bien vite un flash-back sur les lieux de la tornade vosgienne, dans la plaine des Vosges en 1984. Il plonge à nouveau en 1986, vers les petits bals alsaciens du samedi soir, avant de revenir

au village de Saint-Maurice-sur-Moselle, commun aux bûcherons et au romancier. Toutefois, il s'éclipse un instant dans un hôpital de la Haute-Saône pour s'installer enfin durablement sur le plateau de la Hache, près de Servance.

Là subsistent les vestiges de la ferme Dubat, ou Samson, peu importe, une ferme maudite en tout cas, où vit la pire famille de teigneux que la Terre ait dû supporter. Sur ce plateau Bibi Fuillard, un bûcheron confirmé et estimé de tous, et son jeune apprenti Zuco, commencent leur travail, décrit avec une minutie amoureuse par un auteur qui connaît parfaitement ce labeur, décrit jadis dans *La Drave, Les Neiges du coucou, Je suis la mauvaise herbe* et naguère, dans le thriller *La Forêt muette*.

Beaux morceaux d'anthologie pour évoquer avec force l'ébranchage ou l'agonie d'un arbre, le dur apprentissage d'un adolescent frais émoulu du collège, la vie quotidienne et solitaire des hommes aguerris sur un chantier de bûcheronnage, le chaos d'une forêt décimée, chaos qui préfigure peut-être une autre apocalypse... Tout cela dans les odeurs, les lumières, l'atmosphère que seul un styliste doublé d'un homme proche de la nature pouvait restituer avec lyrisme et ferveur. Bientôt s'enclenche le drame. Un fait anodin en soi : le vol des tronçonneuses, provoque l'irruption accidentelle et imprudente dans la « tanière » des paysans repliés dans un monde hors du monde.

Le maître des lieux, Parfait, sorte d'archange du mal, régente un univers de marginaux déçus, de survivants égarés dans une folle solitude. Bientôt le bûcheron Bibi est blessé tandis que son apprenti réussit à fuir. Alors que s'agite, autour de la victime, cet univers de paumés, rejetés par une société qu'eux-mêmes rejettent, s'élabore une étonnante galerie de portraits, hauts en couleur. D'abord celui des enfants Parfait : Thomas, l'adolescent trouble qui se complaît dans les odeurs d'étable et de vase remuée, Gamine, une dévergondée de 19 ans, capable des pires turpitudes. Puis les vieux, Florine et Anthelme, industriels déchus, chassés d'un paradis précaire, leur usine perdue au fond d'une vallée vosgienne. Marqués les premiers par la malédiction de Caïn, dans ce lieu d'exil, ils ne distillent que la haine. Un peu à l'écart, il y a Pas d'ici, le bien nommé, échoué pour l'heure à l'hôpital, à cause des dernières frasques de Parfait et puis surtout Léna, sa compagne. Exploitée par tous, elle voudrait briser le cercle du mensonge et fuir avec Cyrille, sa fille, enfermée dans son silence. Bibi, bûcheron impétueux, par son intrusion soudaine, fortuite (mais *authentique*, car tirée d'un fait divers, selon l'aveu de Pelot), provoque l'éclatement de ce microcosme, déjà prêt à implorer, même si le captif participe activement à son anéantissement. Tel le vengeur déchaîné des bandes dessinées, il veut effacer, avec une détermination impitoyable, ceux qui l'ont fait souffrir, les responsables de l'échec de sa mission vis-à-vis de Zuco, et aussi les lieux maudits, témoins de sa déchéance et de la faillite de son système de valeurs. Comme l'écrivait Josyane Savigneau dans *Le Monde des livres*, en juin 1988 : « Raconter ce qui arrive à Bibi, tenter de décrire la montée de l'horreur, les glissements progressifs de l'angoisse, vous priverait d'un grand plaisir de lecture. »

Cette fois encore, Pelot tente le subtil dosage entre les deux forces antagonistes de la violence et de la tendresse. Peu importe si le jeu est inégal entre l'affection manifestée pour Léna et sa fille, pour l'adolescent Zuco, attendrissant jusque dans sa maladresse, pour Bibi, instructeur patient et malheureux, et la frénésie forcenée d'une apocalypse en réduction.

Ce qui prime, c'est que *Si loin de Caïn* est porté par un style magnifique. Comme l'écrit encore Josyane Savigneau<sup>12</sup> : « Pelot a le goût du détail, des petits riens qui changent tout. (...) Derrière l'anodin, il sait débusquer -et faire éclater- la folie de ceux que l'on croit sans importance. » Aucun personnage n'est secondaire, chacun retient l'attention ou le souffle dans un récit haletant, écrit par un homme habité par les mots. Jean-Paul Morel<sup>13</sup>, dans *V.S.D.*, en livre une excellente analyse : « À travers ce superbe roman d'amour d'un métier, mais qui va tourner au cauchemar, écrit-il, Pelot ne cherche pas à dénoncer banalement "l'aliénation" mais, plus finement, à faire ressortir, à travers le heurt des mentalités, et les incompréhensions qui s'ensuivent, l'émergence d'attitudes beaucoup plus profondément enracinées dans l'Histoire, sinon dans l'âme humaine. » Il conclut : « Pelot ne broie pas du noir et espère bien, ces noyaux de résistance éliminés, qu'une nouvelle aube pourra se lever. » Même si le lecteur, voire l'auteur, ne partage pas ce bel optimisme, le point de vue est original et séduisant.

### Un passage difficile

Pourquoi les premiers « passages » dans la littérature générale n'ont-ils pas eu le retentissement qu'ils méritaient ? Peut-être faut-il d'abord incriminer le cloisonnement des castes littéraires tel que certains critiques, sans doute aussi mal inspirés que peu informés, ont qualifié de *premier roman* le livre paru en 1987 ! Ensuite, doit-on vraiment avec Josyane Savigneau, approuver Pelot de n'avoir pas « sacrifié au rite du parcours du combattant médiatique » ? Le romancier doit-il nécessairement aller au-delà de l'écriture de ses romans pour en assurer le lancement ? C'est bien possible. À l'époque, rappelons que le romancier, dans le même temps, jetait le bébé avec l'eau du bain puisque nous nous rappelons qu'il disait alors : « Un écrivain, par définition, c'est quelqu'un de muet ». Or, si dure que soit la vérité économique actuelle, nous devons bien nous résoudre à l'entendre. C'est peut-être celle que révélait le numéro 6 de la revue *Quai Voltaire*, en automne 1992 : « Il faut se rendre à l'évidence : un livre ou une œuvre n'ont désormais de chance d'être identifiables que s'ils deviennent des marchandises. »

On sait mieux aujourd'hui qu'un livre dont la vie est brève ne peut trouver son public que lorsque sa sortie bénéficie du concours des divers médias. *Le Rêve de Lucy* a obtenu une bonne couverture tant dans les journaux qu'à la radio ou à la télévision (le nom d'Yves Coppens, paléontologue de renom a dû jouer). Le livre a sans doute connu un plus grand succès que les deux romans précédents, livrés à un même public, hélas interpellé de partout, et qui ne se

laisse souvent séduire qu'après maintes sollicitations plus ou moins fracassantes ou répétitives. La discrétion coûte décidément cher, trop cher. Il serait équitable qu'une nouvelle chance soit offerte aux deux premiers romans injustement peu connus. Le premier, *Elle qui ne sait pas dire je*, a été victime d'un véritable silence critique parce qu'il ne correspondait plus aux genres dans lesquels l'auteur était reconnu auparavant<sup>14</sup> et le second, *Si loin de Caïn*, a eu la malchance de voir son stock brûlé dans un incendie... Il faut relire ces récits de Pelot pour retrouver, comme l'écrit Josyane Savigneau, « son amour des mots, de leurs sonorités, sa folie douce de leurs assemblages étranges ». Pelot devrait-il être « sanctionné » parce qu'il vit retiré au plus profond de son village, ne dirige aucune collection, rend rarement compte des ouvrages de ses confrères et ne « renvoie pas l'ascenseur » ? Il n'a ni poids ni pouvoir dans le monde de l'édition dont les impératifs commerciaux semblent plus que jamais prédominants. Comme il se décrivait lui-même, avec lucidité et humour en 1988 dans *Le Dictionnaire* de Jérôme Garcin<sup>15</sup> : « C'est un curieux écrivain : (...) il ne signe pas de critiques dans les rubriques, il n'est pas journaliste, ni professeur de ceci, encore moins de cela (...) ni chroniqueur ici, ou (encore moins) là, ni rien ; il ne sait rien faire d'autre qu'écrire des livres ; (...) il déteste parler à la télévision comme à la radio, où on lui demande quelquefois de venir pour parler et paraître (...) ». (Mais c'était en 1988, il a un peu changé d'état d'esprit et d'attitude depuis). Parce qu'il se consacre uniquement à l'écriture, dans le silence et la disponibilité nécessaires à sa naissance, ne serait-ce pas injuste de devoir considérer Pierre Pelot, comme le personnage de Daniel Payle dans *La Nuit du Sagittaire*, c'est-à-dire « juste un faiseur de livres comme tant d'autres » ?

Début 1994 paraît un troisième récit de la même veine, au départ une savoureuse « histoire d'autochtones et de touristes », déjà écrite en 1988 et dans laquelle l'auteur s'est beaucoup investi en peaufinant son livre durant plusieurs années. Après diverses cures d'amaigrissement, extirpé des tiroirs d'une bonne dizaine d'éditeurs, ce roman de presque 400 pages, intitulé *Ce soir, les souris sont bleues*, - un des récits les plus achevés tant du point de vue de la construction que de l'écriture -, reste imposant sur plusieurs plans.

### **Le jeune, le « vieux » et le gamin...**

Dans la plus longue branche du village en étoile de Vizentine, pseudonyme moyenâgeux et néanmoins transparent pour les familiers de la Haute Moselle, cohabite un trio dont les farces estivales renforcent l'estime mutuelle et l'entente. Ils illustrent presque trois générations successives. D'abord, il y a l'aîné, Elian Toussaint, un quinquagénaire dont la faconde truculente n'a d'égale que la générosité naturelle pour peu que l'on ne touche ni à « son » ruisseau, ni à son gourbi-capharnaüm, fabriqué au-dessus du garage.

Au cœur de la maison proche vit son neveu Anjo, trente ans, un homme plutôt calme sauf lorsqu'il part en escapade amoureuse en Allemagne.

Enfin, il y a Paul Lobe, un gamin de dix ans plus connu sous le nom de *Cinq-Six Mouches* parce que, comme le dit son (faux) oncle Elian : « Çui-ci, il est pire que cinq-six mouches dans un bocal ». Il habite d'habitude « au village », dans la maison reconstruite près d'un des garages des frères Voke, le seul reconstruit après l'incendie. Inutile d'en dire davantage pour les lecteurs de *L'Été en pente douce*, le roman qui a tout conté sur ce drame dès 1980.

### **Dans les Hautes Vosges, en 1986**

Ce n'est pas un hasard si Pelot a situé *Ce soir, les souris sont bleues* dans la « vallée » des Charbonniers ou de l'Agne « étroite, secondaire et écartée, isolée, mal desservie par une route en lacets méchamment serrés ». Elle est sa préférée. Ne lui a-t-elle pas fourni deux pseudonymes ? Celui de Carbonari<sup>16</sup>, pour quelques nouvelles, et surtout, celui de Suragne pour les éditions du Fleuve Noir<sup>17</sup> ? Autre raison plus impérieuse : l'existence en ces lieux, d'une course clownesque et folklorique, aux environs du 15 août, au cours de laquelle on voit célébrer la « République libre des Charbonniers » (une course créée dans les années 80 par Jacques Georges, maire de Saint-Maurice de 1947 à 1961 et bien connu dans le monde du football où il a exercé de hautes fonctions.)

Or l'intérêt historique, voire coutumier, n'est qu'un épiphénomène, et la relation de cette manifestation, sommet à la fois burlesque et pathétique, n'a rien à voir avec n'importe quel compte-rendu journalistique. Cette fausse course sert de détonateur à une crise menée à son paroxysme. En plus d'une assise géographique aussi solide que « les voussures de la montagne » « enserrant le val », il fallait une insertion dans un cadre historique précis. Ceux qui voient encore « la micheline ferrailante qui se traîne et s'arrête à tous les patelins » comprendront, avec un petit pincement nostalgique, que nous sommes en 1986, trois avant le dernier train et le démontage des voies de la ligne sacrifiée.

De l'univers hétéroclite de cette enclave d'un autre âge, peuvent aussi bien surgir les motos rutilantes, les staccatos des flippers et les fumées des Stuyvesant que la poire en bakélite d'un commutateur, un archaïque robot musical, les paniers ou (en patois), « tacounets » pour sécher les oignons ou les stères de rondins. La langue emprunte à tous les niveaux de langue, des vocables et des tons qui composent un cocktail savoureux et détonant. Mots empruntés au terroir ou la rhétorique, à l'argot ou au langage professoral, brassés harmonieusement dans un récit à la texture solidement tramée.

### **Un été torride pour une histoire d'amour**

Dans ce microcosme où vit ce trio hors du commun, pour l'instant, les statuettes de bazar trônant sur un téléviseur disent que le temps est beau puisqu'elles sont « bleues ». Rien ne trouble les plaisirs des amis dont on ne sait lequel serait le plus « gamin » jusqu'à ce que surviennent les estivants du mois d'août, les Violet, installés avec leur fille, au rez-de-chaussée de la maison d'



Irène, belle-sœur d'Eliau et mère d'Anjo. Pelot conte une histoire d'amour sans jamais être ridicule. L'auteur se risque à exposer presque trois générations à la fascination qu'exerce une seule créature de rêve. C'est une « apparition » aux cheveux noirs de jais, symbole du mystérieux pour un enfant déjà enfiévré par des piqûres de guêpes. Anjo, lui, découvre la jeune fille, depuis sa voiture, la nuit, dans la cour de la maison. Il reste les jours suivants, des heures durant, prostré sur un banc. Il faudra plus de temps pour troubler le plus vieux, pour que le curieux malaise s'insinue sous sa peau au point qu'il délaisse son entraînement de bouffon vélocipédiste pour la course du 15 août.

Dans *Le Républicain Lorrain*, Gérard Œstreicher<sup>18</sup> expose fort clairement, alors que « le quotidien normal peuplé de gens très ordinaires va s'habiller, petit à petit de lumières fugitives, des sensations visuelles, de tons purs », comment s'allument, dans un flou encore incertain, les premières lueurs du drame. Il écrit pertinemment : « Bien qu'Eliau et Anjo semblent assumer une sexualité inamovible, le premier avec Martinette, la tenancière du café, le second avec la pulpeuse Annie, une appétissante rouquine, maîtresse auxiliaire à l'école maternelle, leur univers explose quand le traverse Mylène, la fille des Violet. Une créature superbe à la peau blanche qui ne fait qu'une apparition, tellement rapide qu'on se demande si elle existe vraiment. » La folie frappe chacun à sa manière. L'un refuse de fabriquer de superbes faux œufs de ferme pour touristes et délaisse paille et teintures qui faisaient merveille. Il fugue même vers les étangs de la Haute-Saône, en pleine nuit. L'autre tourne en rond avec « sa tête de retour d'Allemagne » jusqu'à ce qu'il devienne enragé « comme un malheureux chien... à qui une renarde vient de tourner les sangs ». Et le plus aguerri lui-même, atteint par le « malaise », se remet à boire au point de grimper au plus haut du clocher, pour haranguer la foule dans une robe de mariée. Comme le résume parfaitement Yann Plougastel<sup>19</sup> dans *L'Événement du jeudi* : « L'un vire barge, l'autre perd la course cycliste qu'il gagne tous les ans et le dernier disparaît à la recherche des hérons. » Malgré elle, par sa seule présence, fugitive et fugace, la jeune fille met à jour tous les secrets réels ou fabriqués que cache cette famille, tous les non-dits accumulés. Elle ameuté les démons du souvenir et des rancœurs mal éteintes. À la violence des mots qui peuvent tuer toute humanité, et à l'humour décapant, risque de succéder la violence des gestes. Comme *Le Pain perdu*, ou *L'Été en pente douce*, c'est un roman de l'été torride, mais la saison des passions paroxystiques économise les fermes et les garages, et n'embrase que les cœurs et le ciel.

Un personnage domine peut-être le roman, celui d'Eliau : survivant d'une espèce vivotant dans un monde révolu et sans succession, il résiste encore, - mais pour combien de temps ? -, au clonage, à la robotisation épidémique et planétaire. Après l'enfer d'un passé ruminé en silence, Eliau est aussi un survivant à titre individuel puisqu'il a probablement résisté à pas mal de naufrages, comme à celui dû jadis à l'alcool, ou à ceux, conjugués, d'un amour impossible, d'une solitude viscérale, d'une culpabilité sournoise, d'une mort affective lointaine et sans rémission. Que cache la logorrhée verbale de ce vieux

fou qui laisse son interlocuteur incapable de dire « en fin de compte s'il avait prononcé deux paroles sensées à la suite l'une de l'autre », ou le « charabia » que subit patiemment Martinette dont il demeure « le petit ami secret » ?

L'humour décapant et multiforme est aussi un rempart qui retient ou voile pudiquement les épanchements lyriques d'une tendresse bourrue. Derrière le brouillage des mots, la ronde des jurons et le bric-à-brac hétéroclite qui encombre « son repaire », « sa tanière », subsistent trop de souvenirs, d'attentes déçues, d'amours tues, d'élangs réprimés, pour qu'il ne soit pas celui qui va souffrir le plus. Pas tant d'une passion amoureuse dont il connaît trop bien « les délicieux poisons » et la chute douloureuse que de la blessure de l'amitié trahie, par un petit « faussaire repent » et un taciturne soudain enragé.

### **Le roman d'un flâneur dans le plaisir bruissant des mots**

On ne circule pas dans un roman de Pierre Pelot à la vitesse d'un supersonique ou d'un TGV. Comme un laboureur qui, tout en traçant minutieusement chaque sillon de son champ, perçoit en même temps les « tchipetis » des oiseaux, le vol effarant et magique d'un héron, l'éclat « des aiguilles de bronze des épicéas », le romancier cisèle sa phrase tel un marcheur comptant ses pas, dans le plaisir bruissant des mots. Zappeurs et cueilleurs « massacreurs de brimbelles à la riflette », s'abstenir ! Cette opinion semble partagée par Gérard Estreicher qui observe : « Les touches impressionnistes abondent. N'appliquez surtout pas la lecture rapide à ces souris bleues. Vous en perdriez le fil rouge. » Ajoutons : si vous n'êtes guère sensible aux « odeurs de résine, d'humus et de taillis », à la caresse d'un chat (sans nom) rayé de jaune, aux rengaines des grillons, au bleu léger des montagnes, en somme « aux bruits de la vie », alors ce livre n'est peut-être pas pour vous. En revanche, si vous savez flâner, vous laisser gagner par une atmosphère lentement tissée, au fil des mots dispensant leurs indices, alors vous ne résisterez pas au charme envoûtant d'un récit patiemment et amoureusement écrit.

C'est ce à quoi se montre sensible Michel Caffier<sup>19</sup>. Après avoir remarqué « la présence constante de personnages, rebondissante, de personnages pittoresques aux réactions inattendues, rustres et si naturelles qui (...) par leur humour, leur attachement immédiat à la nature, animent l'aventure », il ajoute, dans *L'Est Républicain* : « Pelot, qui colle tellement au terrain, si proche d'un frétillement de truite, d'un aboiement de chien, d'une trouée de forêt qui montre la vallée, possède ce talent rare de nous transporter dans un ailleurs voisin, une bulle d'imagination (...) ». Dans la revue (*À suivre*), Nicolas Finet<sup>20</sup> analyse très subtilement cette alchimie romanesque en discernant « un drame qui se noue lentement, presque clandestinement, à demi mot, seulement trahi par quelques gestes inachevés, quelques habitudes insidieusement perturbées, et dont on pressent d'emblée que la violence sera inversement proportionnelle au quasi-mutisme des protagonistes. La progression du récit s'organise autour de cette montée en tension, souterraine mais implacable, chez des personnages aux

émotions trop immenses pour leurs humaines carcasses. » Il conclut que le tout est « porté par une langue pleine de pulpe, attentive à ces silences qui en disent tellement plus que les mots. » Roman d'amour et d'humour, d'amitié surtout, plus sur les crêtes du rire que des larmes cachées, l'histoire flirte avec le tragique sans l'atteindre vraiment et plonge dans le burlesque savoureux et cocasse, sans jamais user des excès de la caricature. Yann Plougastel dans *L'Événement du jeudi*<sup>21</sup>, considère que « Pelot réussit là un roman fort, d'où sourd à chaque phrase sa passion pour l'autre. » C'est aussi un récit d'une sagesse durement acquise par ce qu'on nomme l'âge adulte, or c'est l'enfant qui est le premier à saisir ces « petits bonheurs d'une mystérieuse banalité », loin de ce qui fait trop mal. Parfois, les hommes savent que les « cicatrices » se ferment pour eux comme pour les reliefs et, qu'après les orages, la vie continue car « au moins, ce soir encore, après tout, les souris sont bleues ». (En sachant qu'il s'agit de statuettes de bazar qui changent de couleur selon l'humidité de l'air, le bleu indiquant le beau temps, le rose, la pluie.) Après la publication du roman ***Ce soir, les souris sont bleues***, roman ressortissant de la littérature générale compte tenu du fait qu'il paraît hors de toute collection de roman noir ou de science-fiction, genres où Pelot est *reconnu*, on est bien obligé de constater que le clivage entre les types d'ouvrages en France reste un obstacle majeur, voire un moyen d'excommunication parfois suffisant. Les critiques qui, dans les revues « spécialisées », analysent régulièrement les romans de Pelot, se taisent généralement, le récit n'entrant par dans leur « créneau ». Le romancier a beau sortir de sa « réserve » au double sens du terme. En effet, il s'est déplacé non seulement dans sa région mais à Paris, par exemple pour participer à l'émission d'Olivier Barrot le dimanche matin, diffusée le 18 janvier 1994, sur France inter. Ni *Le Monde*, ni *Libération*, ni *Le Nouvel Observateur*, ni *Le Magazine littéraire* ou *Télérama*, par exemple, n'ont salué ni même mentionné l'existence de l'ouvrage. Ce serait cruel si c'était parce que ce roman est, selon une remarque judicieuse de Nicolas Finet « l'exact inverse d'un roman branché, très loin des poses et des mondanités. Une histoire qui respire la vie, tout simplement. » Force est de constater, en tout cas, que tous les romans ne naissent pas égaux. Des critiques ont admis, comme Josyane Savigneau<sup>22</sup> (qui le confesse dans une lettre personnelle en exprimant ses regrets) que le livre avait malheureusement et fort injustement, passé à travers les mailles du filet.

En 2007, est paru un texte résultant d'une réécriture de pages consacrées à l'enfant Cinq-Six-Mouches, et coupées du roman, ***Ce soir, les souris sont bleues*** par l'éditeur. Sous le titre ***Petit éloge de l'enfance***, le texte de 114 pages paraît dans la collection Folio », chez Gallimard. Dans le val de Goutte-Cerise, un des écarts du bourg de Vizentine, vit un curieux trio de farceurs âgés respectivement de dix, trente et cinquante ans, sans qu'on sache d'ailleurs lequel est le plus « gamin » des trois. Elian Toussaint, l'aîné, installé tel un moderne Diogène, sur un tonneau jaune, est pour l'heure fort préoccupé par le manège de deux enfants qui, accompagnés de leur chien Dick, construisent un barrage dans « son » ruisseau au risque de mettre à jour sa réserve de truites.

Il est distrait de son observation par « Cinq-Six-Mouches », le neveu de sa belle-sœur Irène, âgé d'une dizaine d'années, qui rentre précipitamment d'une cueillette de brimbelles interrompue par des piqûres de guêpes. « Tatirène » soigne le front de l'enfant avec un coton imbibé de vinaigre avant l'application sur l'enflure de feuilles de « poreau ». Cette tâche incombe au (faux) oncle Elian qui soigne aussi les fesses piquées du gamin avec des compresses de fleur de sureau, opération exécutée en haut du garage, dans le capharnaüm qui constitue le logement de l'adulte. « Cinq-Six-Mouches » a fait une fugue en Haute-Saône pour retrouver un nid de héron sur le bord des étangs. Or, Elian est évidemment plus que dubitatif quand le gamin prétend qu'il est revenu grâce à un scieur de bois qui l'a fait monter dans son camion mais aussi grâce à Big Jeff et à un hélicoptère !

### **Vers une nouvelle réception ou perception de l'œuvre**

En 1995, on assiste à divers phénomènes, à l'occasion de la sortie du roman *Une autre saison comme le printemps*, qui sembleraient faire croire à un nouveau regard sur l'œuvre de Pelot. Début janvier, il est l'invité principal de l'émission *Nulle part ailleurs* sur Canal +<sup>23</sup>. Son apparition aux côtés d'Antoine de Caunes qui ne cache pas son admiration pour un auteur qu'il a visiblement lu et apprécié (ce qui n'est pas le cas de ses confrères sur le plateau), à une heure de grande écoute, a un impact d'autant plus considérable qu'il s'agit d'un récit à l'écriture soignée, mêlant éléments fantastiques et actions trépidantes ou angoissantes du thriller. Que raconte ce récit ? François Dorelli, kidnappé lors d'un festival littéraire est contraint de retourner sur les lieux de son enfance, réveillant d'atroces souvenirs, et de jouer le rôle de son personnage romanesque. Il est embarqué dans une quête où les surprises sont de taille à ébranler la raison et les cœurs les mieux accrochés. Pelot exige de son lecteur une adhésion totale, depuis les premières pages où l'on voit un vieil homme retrouver son chien écrasé trois mois plus tôt jusqu'aux espoirs fous de Doralli sur la tombe d'une femme aimée. Grâce à une intrigue complexe où des destins se frôlent, se croisent ou se perdent, où des retours en arrière malicieux égarent délibérément un lecteur déjà confronté à l'inexplicable, l'attention ne se relâche jamais tant la folle envie de comprendre survit jusqu'au moment inexorable où la raison est contrainte de demander grâce. On entre de plain pied dans un fantastique né du quotidien le plus naturel et, à la différence des romans traditionnels du genre débouchant souvent sur une explication rationnelle, l'auteur ne tend ni au lecteur ni à son héros la perche salvatrice de la bonne vieille raison qui permettrait de déjouer cette étrange *machination*. Bien qu'il ait été choisi pour être membre du jury du festival *Fantastica* de Gérardmer, en février 1995<sup>24</sup>, et malgré un titre publié dans la collection « Présences » consacrée au genre, Pelot ne bénéficie pas dans l'immédiat de nombreux articles. Sauf dans la presse régionale. Dans *L'Est Républicain*, Jean-Paul Germonville relève que le thème (faussement classique) des revenants « prend

une autre dimension, différente, plus humaine, émouvante », et dans le même quotidien, Michel Caffier<sup>25</sup> se montre sensible au fait que « l'histoire, aussi fantastique et insolite qu'elle soit, devient crédible, réelle comme un rêve ou un cauchemar et donc attachante et intéressante en diable. » Il conclut : « L'éclectique Pelot, comme l'amour dans son livre, triomphe de la mort, gagne son pari d'écriture avec la maîtrise de l'écrivain... ». Sophie Chérier<sup>26</sup>, dans le magazine *Les Inrockuptibles*, en juin 95, loue ce roman. « Avec une évidente jubilation, écrit-elle, Pelot réussit l'exploit de marier une intrigue policière serrée, l'ambiance d'un petit village vosgien, la route, quelques histoires d'amour déchirantes (...), ce qui nous laisse les mains tremblantes, le cœur en charpie, l'esprit battant la campagne et le rappel de nos propres disparus ». Ce sont surtout les amis de la critique spécialisée dans la S-F qui rendent compte de l'ouvrage. C'est Jacques Baudou<sup>27</sup>, dans *Le Monde*, en mars, qui a lu « une originale et émouvante histoire de revenants (...) une très belle histoire d'amour fou... ». Le même mois, Joëlle Wintrebert<sup>28</sup>, dans la revue de B.D. (*À suivre*), salue « un livre profond et magnifique dont la construction sans défaut porte admirablement un message d'espoir tranquille et beau ». C'est encore Claude Ecken<sup>29</sup>, qui, dans sa rubrique de *L'Écran fantastique*, met en relief un « récit du temps qui passe, des rencontres fugitives et des êtres qu'on laisse derrière soi », « un roman tout en sensibilité et en émotion contenue. »

En 1996, Pelot décide de reprendre le thème d'une pièce de théâtre montée à Paris, en 1991, *Les Caïmans sont des gens comme les autres*, écrite conjointement par le romancier et par le comédien Christian Rauth et d'en récrire un roman homonyme. L'impact de cet ouvrage, plutôt inclassable cette fois, est plus important que d'habitude sur la presse régionale et nationale mais, en dehors de Radio France Bourgogne et de FR3 Nancy, les médias audiovisuels sont encore fort discrets. De *L'Écho du centre* qui apprécie « du très beau Pelot, avec beaucoup de tendresse pour les dingues et même les pourris » à *La Dépêche du Midi* goûtant « un roman enlevé, cocasse et follement divertissant », en passant par *Le Courrier de l'Ouest*, sensible à « l'écriture soignée » de ce « récit envoûtant », la presse régionale est constamment positive. Qu'on lise les exclamations de Jean-Paul Germonville<sup>30</sup>, dans *L'Est Républicain* : « Pelot est écrivain, rien moins (...), en plein dans la littérature de ce temps. Celle qui touche parce qu'elle ressemble à la vie jusque dans ce qu'elle a de plus moche. » Ou Gérard Œstreicher<sup>31</sup> qui remarque, dans *Le Républicain Lorrain*, « une atmosphère à la "Coup de torchon" de Bertrand Tavernier. » Du *Magazine littéraire*<sup>32</sup> saluant « un roman atypique, qui tient autant du thriller politique que de l'histoire d'amour » au magazine *Lire*<sup>33</sup>, relevant « une histoire de sauriens et de vauriens (...) qui commence dans le purin et s'achève dans le pur amour », ou à *France-soir*, touché par « de superbes portraits de paumés attachants », la critique semble unanime. François Rahier, dans *Sud-Ouest Dimanche*, en mai 1996, situe l'œuvre « entre roman noir et chronique paysanne ». Selon lui, Pelot, « livre ici une œuvre jubilatoire à l'humour décapant où l'écriture atteint une sorte de sérénité. (...) »

« Dans ce roman divertissant, sa désespérance se fait sagesse. La truculence du verbe résonne encore de la fibre libertaire quand il s'agit de vilipender les politiques, mais le parti pris d'en rire, ou d'en jouir, ce qui revient au même, l'emporte dans cette aventure gaillarde dont la verve évoque plutôt Marcel Aymé, sa *Jument verte* ou les éléphants d'*Uranus*. » Le titre était-il connu en raison des représentations théâtrales données à Paris en 1991 ? Rien n'est moins sûr. Et la lecture des premiers chapitres suffit pour se rendre compte qu'il ne s'agit en rien d'une adaptation mais de l'écriture romanesque, entièrement recomposée, d'une intrigue similaire, avec « une toute autre façon de raconter l'histoire ».

La pièce était une comédie, sans doute grinçante, alors que nous lisons plutôt un drame qui flirte avec le thriller, même si les dialogues savoureux et cocasses, riches en inventions burlesques et inattendues, sont bien ceux qui ressortissent au théâtre comique. Une telle réécriture exigeait la création d'un cadre réaliste, avec ses couleurs estivales, ses odeurs, ses senteurs et surtout ses chants d'oiseaux. On ne sera donc pas étonné de retrouver « la montagne (...) grosse bête endormie, le dos rond, couverte d'une épaisse toison laineuse d'un vert pratiquement uniforme... », ou « les crêtes bossues qui cernaient la vallée », avec « les odeurs chaudes de résines et d'aiguilles de sapin, sèches ou vertes... » d'un été caniculaire, et « les sifflements exubérants des merles »...

A-t-il vraiment trouvé l'incognito idéal, l' élu régional Tarot-Fortin, politicien véreux en cavale, quand il se réfugie dans le « Louisiane Hôtel », déglingué et tapi au fond d'une vallée vosgienne ? On peut en douter quand on connaît mieux le vieux Caron, un grand-père bougon qui végète là avec sa fille nymphomane et élève de gros « lézards » aux appétits féroces ? Plein d'humour, cette sorte de western vosgien, entre vauriens et sauriens, est une réussite. Une trame purement chronologique, un choix limité de lieux essentiels, choix réduit à un café, un hôtel, la serre des sauriens, une brochette de personnages hauts en couleurs, parfois dingues ou pourris, mais peu nombreux : voilà des moyens efficaces, excluant toute complication inutile, pour laisser le lecteur déguster une histoire linéaire, sans temps mort.

D'ailleurs, ces lieux pourraient aussi bien se déporter dans la Louisiane qui a inspiré au vieux Caron « cet incroyable hôtel d'un autre temps et d'un autre monde », du plus pur style New Orleans, et les personnages semblent des cousins de ceux qui hantent les romans de Erskine Caldwell, William Faulkner, Flannery O'Connor, John Steinbeck, Penn Warren, Cormac McCarthy ou William Kennedy ! Ils en ont le parler rude, sans concession, les coups de gueule violents qui ne sont que sont le masque pudique d'une vraie tendresse.

Paul Maugendre<sup>34</sup>, dans *L'Année de la fiction 1996*, trouve que « ce roman reflète tout l'univers noir de Pierre Pelot situé (...) au cœur de sa région de prédilection, les Vosges. Tout en dénonçant en filigrane les affaires de corruption politique, il met en scène des personnages à moitié déjantés (...) ». Paul Maugendre constate qu'ils sont « tous atteints d'un brin de folie, qu'ils entretiennent, consciemment ou non, de Janisette, la serveuse aguicheuse, aux

tueurs, le négatif des Blues Brothers, en passant par les membres de la famille Caron, qui puisent dans leurs fantasmes la volonté de vivre, ou de survivre. »

### Rééditions et œuvres nouvelles revigorent les genres pratiqués

Lors des deux dernières décennies, alors que naissaient d'autres formes d'expression et non des moindres, les principaux genres abordés par Pelot ont été, soit revivifiés par des événements éditoriaux ou des œuvres nouvelles, soit réactualisés par des rééditions aussi judicieuses que justifiées, poussant à la coexistence des images qui jusqu'alors ne s'imposaient qu'en effaçant plus ou moins les précédentes. En plus de ces beaux retours de flamme vers le fantastique, la S-F, le conte et le récit juvénile multigenre, deux images majeures sont imposées par l'imposante saga préhistorique *Sous le vent du monde* et depuis 2003, par l'immense roman (dans tous les sens du terme) : *C'est ainsi que les hommes vivent*. On aurait pu croire que le succès salué par une critique unanime soit enfin le signe d'une notoriété irréversible même si Pelot était en droit d'espérer des jurés plus courageux dans leur lecture et un prix littéraire à l'échelle nationale. N'oublions pas l'auteur de nouvelles (mieux connu grâce au recueil composé par Claude Ecken, *L'Assassin de Dieu*<sup>35</sup>, en 1998), et de novélisations. À partir des films tels que *Hanuman* de Fred Fougea et surtout *Le Pacte des loups* de Christophe Gans (plus convaincant que *Brocéliande*, lequel film partant de l'enquête d'une apprentie archéologue de Rennes sur des crimes en série à la résurgence de faits redoutables dans la mythique forêt de Brocéliande, relèverait de « l'esthétique steampunk », selon Éric B. Henri<sup>36</sup>), le travail personnel très élaboré et imaginatif dépasse largement le contrat imposé par une tâche d'abord « alimentaire ».

C'est mal connaître Pelot de croire qu'il ne va pas s'approprier les sujets en racontant l'histoire avec son propre souffle. *Le Pacte des loups*, devenu un succès commercial grâce à un immense travail sur la langue pour une réécriture dans la langue de l'époque, est un des rares exemples en France de novélisation supérieure au scénario d'origine. Pour Éric B. Henri<sup>36</sup>, « ce magnifique film revisite la légende de la Bête du Gévaudan et la transforme en une sorte de cyber-monstre contrôlé à distance et assoiffé de sang. » Pierre Pelot a bien fait d'être au Festival « Étonnants voyageurs » à Saint-Malo en 2000. Il y rencontre François Guérif, l'éditeur de Rivages/Noir. Pelot le raconte à Pascal Najean<sup>37</sup> en 2001 pour *L'Est Républicain* et précise le travail particulier sur le langage qu'a exigé cette novélisation. « La langue de l'époque m'a obligé à consulter un dictionnaire de l'Académie française de 1856, c'était également très plaisant. »

### Flash-back sur le western, la S-F et le fantastique

Pour ouvrir l'éventail des créations pelotiennes dans leur variété, un petit flash-back s'impose. Les gazettes aiment le rappeler : après l'expérience non

publiée des bandes dessinées, il y eut la période initiale des récits d'apprentissage et des romans-westerns dont le premier, *La Piste du Dakota* renaît en 1999, aux éditions Pétrelle (puis en « Folio » en 2001) : belle occasion de redire, en préface, la fameuse attente « dans le couloir glacé de l'épicerie (du village) », du coup de téléphone annonçant que l'histoire « allait devenir un livre ». Il y eut, en point d'orgue, la belle série des *Dylan Stark*, partiellement rééditée chez Lefrancq, dans deux gros volumes dont le deuxième présentait une introduction et un inédit : *Plus loin que les docks* <sup>38</sup>.

On a cru récemment que ce dernier atout pouvait favoriser la réédition canadienne des premiers volumes du cycle, encouragée par un concours, mais les éditions Alaéis ont hélas déclaré forfait. Heureusement, à partir de 2006, les nouvelles éditions Le Navire en pleine ville, dirigées par Hélène Ramdani, ont entrepris de rééditer quelques volumes de la série, dans un certain « désordre ».

Après *Sierra brûlante*, épisode « crépusculaire » du cycle, paraissent le 2<sup>e</sup> et le 1<sup>er</sup> tome, *La Couleur de Dieu* et *Quatre hommes pour l'enfer*. Devait suivre *La Peau du nègre...* mais la maison d'édition a cessé ses activités avant la parution de l'épisode.

La période suivante enrichit la gamme d'un créateur apte à couler ses récits dans des genres aussi divers que le roman psychologique pour adolescents, ancré dans le terroir vosgien (ces romans « sociaux », en phase avec les problèmes sociétaux de l'époque, semblant, -à tort-, les plus difficiles à rééditer aujourd'hui), la science-fiction, scrutant des thèmes dramatiquement prémonitoires et le fantastique, en général plus apaisé.

(Encore faut-il préciser que Pelot a toujours vigoureusement affirmé qu'il ne croyait pas aux genres. S'il veut bien reconnaître que l'écrivain est entièrement au service de l'histoire qu'il est en train d'écrire, il assure n'avoir jamais voulu « faire du genre pour le genre »).

Heureusement, depuis janvier 2014, date de la parution de *Quatre hommes pour l'enfer* en livre numérique, les éditions Bragelonne ont entrepris la publication des épisodes de la série « Dylan Stark ». Ces volumes paraissent dans la collection « Bragelonne Classic Western ». La chronologie des épisodes est respectée mais on a jugé utile de numéroter les deux « suites » : *7 h 20 pour Opelousas* et *L'Homme qui marche* qui donnent lieu aux deux courts volumes *Dylan Stark 11* et *Dylan Stark 13*. En avril 2014, lorsque paraît *Quand gronde la rivière*, 14 volumes sont déjà parus. En juillet 2014 sont réédités trois autres épisodes : *Plus loin que les docks* (*Dylan Stark – 15*), *Un jour, un ouragan* (*Dylan Stark – 16*) et *Le Tombeau de Satan* (*Dylan Stark 17*). Souhaitons que les éditions Bragelonne n'arrêtent pas en si bon chemin et qu'elles poursuivent au plus tôt la publication des derniers épisodes du cycle.



*Pierre Pelot au temps des premiers « Marabout Junior »*



*Pelot vers 1965* © Editions André Gérard, 1966.  
*(Photo anonyme)*

*Portrait anonyme  
de Pelot, réalisé  
peut-être par  
Pierre Joubert*



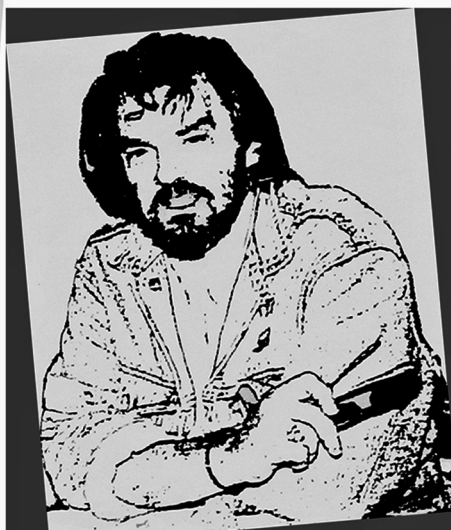
© Editions André Gérard,  
1967

À l'image du *Goncourt des jeunes* succède celle de l'auteur surdoué de la S-F qui remporte des prix en 1977, 1978 (années où Pelot multiplie les titres importants), mais aussi en 2001, avec le « Grand Prix de l'Imaginaire ». Les cycles et séries de science-fiction maintiennent l'image d'un raconteur engagé surtout dans une sorte de saga des « calamiteux », celle des « mangeurs d'argile » et, en même temps, se côtoient un virtuose du roman noir (« noir pour la vie » disait-il lui-même en 1984) et un artisan des mots redécouvrant l'écriture manuelle pour des récits très littéraires.

Le retour sur scène de la science-fiction est double. Il s'effectue, en 1998-99, à travers les rééditions d'un cycle majeur, en six tomes : celui des *Hommes sans futur*, dans la collection « Présence du Futur », chez Denoël, et de l'indispensable et parfois déroutant *Parabellum tango* (subtilement analysé par Natacha Vas-Deyres en 2013, pages 451-457, dans *Ces Français qui ont écrit demain*). Deux « classiques », pleins de bruit et de fureur, renaissent chez Encreage : *Le Sourire des crabes* et *Les Barreaux de l'Éden*, grâce à Claude Ecken. Alors qu'on ne l'attendait plus guère sur ce terrain, Pelot nous fait la surprise de publier une œuvre nouvelle de S-F en 1996 : *Messager des tempêtes lointaines*<sup>39</sup>. Dans un monde totalitaire, une jeune femme, à la mémoire amputée par des gaz aberrants, assiste sur le chantier d'une poubelle nucléaire, à la « matérialisation » du « Sauveur » espéré par des marginaux interdits d'Histoire (des marginaux que Pelot ne défendrait peut-être plus aujourd'hui avec autant de conviction). Accompagnant l'« Étranger » dans sa fuite, la jeune fille déchante : c'est un clone électromagnétique en quête d'identité. L'auteur pousse à son terme le leurre de l'illusion messianique à travers ce piètre Sauveur, touchante incarnation amnésique et déglinguée, tout en abordant le thème récurrent de l'Histoire interdite et falsifiée.

Deux rééditions capitales ont permis à de jeunes universitaires, comme Simon Bréan ou Pierre-Gilles Pélissier<sup>40</sup>, de revisiter les ouvrages importants de science-fiction écrits par Pierre Pelot et de renouveler leur lecture. D'abord en 2005, aux éditions Denoël, dans la collection « Lunes d'encre », dirigée par Gilles Dumay, sous le titre générique *Delirium Circus*<sup>41</sup>, la publication de ce récit indispensable et des non moins indispensables ouvrages que sont *Transit*, *Mourir au hasard* et *La Foudre au ralenti*. Il est dommage qu'aucune note n'ait accompagné ce gros volume brut de 932 pages. Heureusement, en 2008, sur l'initiative et le contrôle de Claude Ecken, paraissait chez Bragelonne *Orages mécaniques*<sup>42</sup>, dans la collection « Les Trésors de la S F » dirigée par Laurent Genefort. Ce gros ouvrage réunissant *Kid Jésus*, *Le Sourire des crabes* et *Mais si les papillons trichent*, bénéficie d'une postface éclairante et bien informée de Claude Ecken, intitulée *L'Homme qui attrapait des histoires*. Ces deux rééditions majeures ont constitué une invitation à une lecture réactualisée de la science-fiction pelotienne. L'aventure a flirté avec le fantastique (mais sans atteindre le haut niveau d'*Une autre saison comme le printemps*), à travers deux aventures de *Matthieu Garden*, publiées en 1995 et 1998 : *Le Chant de l'Homme Mort*<sup>43</sup> (adapté à la télévision) et *Les Pirates du Graal*.

*Portraits dessinés de Pierre Pelot, de 1984 à 1989*



Dessins de  
Raymond Perrin

Un journaliste explorateur enquêtant sur la mort de son père découvre que le site de Montségur cèle un étonnant secret. S'agirait-il du premier thriller métaphysique de Pelot ? En tout cas, l'ouvrage a été l'objet d'une adaptation télévisée pour le moins surprenante en 1998 puisque l'on y a substitué le Golem à l'image du Christ.

Éric B. Henriot révèle le secret du roman dans *L'Histoire revisitée* : « Le Christ n'a pas été crucifié mais a vécu sa vie, a eu des descendants et a été momifié après sa mort. Mais il s'agit d'Histoire secrète car officiellement personne ne le sait. Matt Garden et sa nièce Nadia partent à la recherche du Graal. » Dans le deuxième épisode, au retour d'une expédition au Spitzberg, Matthieu Garden est victime d'un enlèvement, sans qu'il sache de qui il est le prisonnier. Deux romans pour la jeunesse, dont l'un est illustré par l'auteur : ***La Fille de la Hache-Croix***, offre le double plaisir de plonger dans un fantastique proche ici de la légende traditionnelle, et de renouer avec le cadre vosgien. Dans ***La Passante***, Pelot conte une histoire d'amour « différente », forte, originale, à la fois tendre et féroce. Une fois de plus, ce qui distingue Pierre Pelot des autres auteurs publiant dans les collections « jeunesse », c'est que l'histoire peut mal finir et les personnages ne sont pas des héros purs et durs.

Les adultes, surtout ceux qui ont manqué les « gares » des premières décennies, grâce à la « Bibliothèque du Fantastique », pourront faire marche arrière dans l'œuvre pelotienne grâce à ***La Peau de l'orage***<sup>44</sup>, un recueil de quatre récits publiés au Fleuve Noir et qui étaient devenus introuvables.

En 2008, Pelot publie chez Baleine ***Outback***, dernier livre de la collection de fantasy urbaine, « Le Club Van Helsing », dirigée par Xavier Mauméjean. Cran Barker, un médecin volant aborigène, sans savoir où va le mener ce voyage initiatique, s'enfonce dans le bush australien en compagnie d'une jeune femme. Ce texte atypique qui aborde un genre peu familier à l'auteur, est surtout généreux en descriptions géographiques et en données climatiques.

### **Polar et roman noir : au « rayon jeunesse » comme au « rayon adulte »**

Le « rayon jeunesse », peu après la naissance des éditions Pocket-Jeunesse, s'illumine d'un petit événement : la collaboration des Pelot père (au scénario) et fils, Dylan (à l'illustration), pour les aventures de ***Vincent, le chien terriblement jaune***<sup>45</sup>, parues en « Kid pocket », en 1995.

Quatre autres charmants petits albums, pleins de poésie, d'humour et de fantaisie débridée et cocasse vont lui succéder, jusqu'à ***Vincent au cirque*** en 2003. Le même secteur éditorial bénéficie de la réédition d'une histoire finement ciselée tant dans l'écriture que dans son climat (***Le Père Noël s'appelle Basile***)<sup>46</sup>, et s'enrichit d'un petit polar inédit : ***Cimetière aux étoiles***, dans lequel les jeunes ados Junior Pierrot et sa copine Béguinette ont pris le risque inconscient de vouloir visiter en pleine nuit la « fosse communautaire » du cimetière. Faux polar en fait puisqu'il n'y a ni crime contemporain (hormis

la mort d'une jeune fille en 1975), ni enquête policière, ni découverte d'un coupable, ni violence, sauf verbale, ni résolution de l'énigme.

Les adultes adeptes du roman de « terreur » découvrent, au milieu d'une collection réservée aux Anglo-Saxons, chez Pocket en 1997, une réédition (trop fugace) du superbe récit *La Nuit sur terre*, un des meilleurs romans noirs de Pelot dont la présence serait peut-être plus appropriée et connue sur d'autres rivages. Après que Denoël a rendu vie à deux romans : *Le Bonheur des sardines*, épopée portugaise tragico-burlesque, et *Noires racines*, resurgies d'un « bled » de la Haute-Saône, les éditions Verticales redonnent deux fois vie à *La Forêt muette*, sortie de son silence en 1998, puisque la collection « Points » a déjà repris le récit en 2000, un an avant que le titre le plus célèbre et le plus galvaudé par la presse, *L'Été en pente douce*, entre dans la collection « Folio Policier ». Grâce à François Guérief et à sa collection « Rivages noir »<sup>47</sup>, des romans noirs de Pelot sortent de la réserve et sont réédités. En particulier, *Le Méchant qui danse* et *Natural Killer* (faux roman criminel et vraie mise à nu de son auteur, dans une langue envoûtante), *Si loin de Caïn* (un récit peu à peu gagné par l'horreur sournoise et l'angoisse diffuse dans un microcosme infernal, davantage à sa place dans cette collection qu'en littérature, dite « générale»). Il a fallu attendre 2003 pour que la collection accueille un « polar » inédit : *Les Chiens qui traversent la nuit* : une histoire urbaine tragique et fatale, dans une atmosphère de western-spaghetti.

### Des rencontres déterminantes et stimulantes pour la création

Les « aventures littéraires » de Pelot devraient un jour être abordées avec l'histoire des rencontres qui ont pu infléchir ou confirmer ses désirs d'écriture, depuis celles de Hergé et de Philippe Vandooren des éditions Marabout, jusqu'à l'amitié avec Yves Coppens et maints auteurs ou directeurs de collection (comme les regrettés Elisabeth Gille, 1937-1996, Jacques Chambon, 1942-2003, éditeur chez Denoël et Patrice Ducic, 1946-2007, écrivain, critique et ami de l'auteur aux multiples fonctions). Celle, au cours des années 90, de Christian Rauth, acteur connu de la série policière télévisuelle « Navarro ». Il avait d'autant plus encouragé Pelot à écrire pour le théâtre que l'écrivain a toujours paru fasciné, depuis toujours, par les comédiens, comédiennes et artistes de cinéma. L'écrivain avait déjà écrit des feuilletons radiophoniques, comme *Saisons vénéneuses*, des scénarios télévisuels, comme *Femme de voyou* (d'après le roman d'Anne Livrozet), ou *Le Matin des jokers* mis en images par Robert Mugnerot. La composition des pièces : *Les Caïmans sont des gens comme les autres*, jouée à Paris par Claude Piéplu et Christian Rauth, à partir d'octobre 1991, au Théâtre de la Main d'or/Belle de Mai, est devenue un roman publié chez Denoël en 1996, et *L'Ange étrange et la véritable vierge Marie Mc Do*, créée en 1993, grâce à Benoît Fourchard et son Théâtre en Kit (et transformé tardivement en roman chez Fayard en 2010), lui assurent un contact

direct et chaleureux avec les metteurs en scène et les gens du théâtre. *Givre noir*<sup>48</sup> et *La Ville où les morts dansent toute la vie* sont devenus des œuvres romanesques en 2012 et 2013. D'autres créations ont parfois attendu un metteur en scène. Précisons que l'écriture de pièces ne fait pas nécessairement sortir le compte en banque du rouge. Le romancier opère un exercice original de « reconversion », du théâtre au roman. Rappelons que, de la pièce non publiée, écrite avec Christian « Roth » (alias Rauth) : *Les Caïmans sont des gens comme les autres*, il tire un roman homonyme fort savoureux dans lequel un élu régional, politicien véreux en cavale, se réfugie dans le « Louisiane Hôtel », déglingué et tapi au fond d'une vallée vosgienne. Là, végètent le vieux Caron, un grand-père bougon, éleveur de gros « lézards » aux appétits féroces, et sa fille nymphomane. Cette « autre façon de raconter l'histoire », pleine d'humour, fait naître une sorte de western vosgien, entre vauriens et sauriens, rare dans le registre comique. Au début des années 90, Pelot fait une rencontre capitale, celle du paléontologue Yves Coppens, déjà complice pour ressusciter *Le Rêve de Lucy* (accessible à un plus large public dans la collection « Points » du Seuil, dès 1997). La collaboration devient si amicale et durable qu'elle permet l'écriture de l'immense saga préhistorique : *Sous le vent du monde*, forte de cinq gros volumes parus chez Denoël. « J'ai l'impression d'écrire pour la première fois un livre où il est question des hommes », confie Pelot à Claude Ecken, en 1996.

### Une image forte imposée par la saga de « paléofiction »

Alors, Pelot effectue d'abord un plongeon d'un million sept cent mille ans vers un grand lac de l'Est africain. Il publie *Sous le vent du monde Qui regarde la montagne au loin*, un récit vigoureux et original d'une grande force imaginative. Rappelons que Jean-Louis Ezine et Gérard Estreicher n'ont pas hésité à qualifier de « chef d'œuvre », ce « triller des hominidés », cette fabuleuse épopée ! Chassée de son groupe, Ni-éi, différente des autres femmes, marche sur une terre inconnue où elle rencontre Moh'hr, celui qui regarde au loin et a aussi quitté son clan. Avec celui qui cherche la source de toutes les pluies, elle affronte fauves, feu du ciel et clans hostiles. Tous deux partagent des émotions nouvelles et les sons différents qui sortent de leur bouche vont forger des vocables communs.

Le deuxième tome de cette passionnante saga, *Le Nom perdu du soleil*, paru en 1998, l'un des épisodes les plus réussis, évoque la rencontre dramatique des Xuah venus d'Afrique, et des clans autochtones de Loh. En Extrême-Orient, il y a un million d'années, les Xuah, maîtres du feu, sont en quête du soleil pour lutter contre les froids mortels. Les Loh, en aval d'un fleuve, connaîtront bientôt les bienfaits de la flamme.

Cette « paléofiction exotique » est animée par la volonté d'échanger des savoirs, malgré les résistances de certains.

Le tome 3, *Debout dans le ventre blanc du silence*, paru en 1999, se situe aux limites de l'Asie centrale et de la péninsule européenne orientale où vivent les Oourham, ceux de la grande eau et ceux de la rivière. Ils savent faire du feu et utiliser le percuteur. Un membre maîtrisant la force du rêve guide chaque clan pour lui éviter les rigueurs du froid et le manque de nourriture.

Lorsqu'il publie *Avant la fin du ciel*, le tome 4, en 2000, Pelot est déjà remonté jusqu'à 65 000 ans avant notre ère, sur le territoire actuel de la France. Les Wurehwé, des hommes de Neandertal, fuient le froid vers le Sud. Eheni croit sauver son groupe de la famine en bravant l'interdit. Rejeté par les siens, il rencontre le groupe plus vivace et doté de la mémoire du passé des Wuohoun.

La saga prend fin avec *Ceux qui parlent au bord de la pierre*, 32 000 ans avant J.-C., quand se rencontrent les hommes dits « modernes » de Cro-magnon, les « homo sapiens sapiens », et les Neandertal, installés bien avant eux en Europe. Chez les Doah, le chamane Dohuka se demande si la tribu doit rester au bord de la mer ou partir vers l'autre côté de la montagne, comme le frère du chamane et sa compagne en quête d'un nouvel espace. Le chamane Dohuka célèbre l'inhumation des morts, sculpte les formes et projette sur les parois des grottes les images inspirées : il impose moins son image que celle de la femme Aruaeh, image centrale du récit, qui infléchit sa destinée au contact d'hommes vivant dans les huttes au cœur des terres. Elle endure les épreuves avec énergie et lucidité, jusqu'au terme d'une histoire d'amour et de haine, fragile et inattendue dans son dénouement. Lorsqu'il a assimilé assez de connaissances préhistoriques pour s'installer dans le paléolithique, Pelot invente le « paléopolar », sans faire de concession anthropologique. Ainsi naissent les deux tomes du *Livre de Ahorn*, parus au Seuil en 1999 et 2000 : *Le Jour de l'enfant tueur* et *L'Ombre de la louve*. (Ajoutons pour clore le chapitre de la « paléofiction », outre le scénario télévisuel de *L'Odysée de sapiens*, deux récits documentaire juvéniles : *Au temps de la préhistoire* aux éditions du Sorbier puis chez De La Martinière et, en 2015, *La Préhistoire racontée aux enfants* (De La Martinière Jeunesse, 2015)<sup>49</sup>.

### **Enfin se concrétise un rêve inabouti : le scénario de B. D.**

Deux autres rencontres belges, celles de Hergé et de Philippe Vandooren, ont donné lieu à des amours contrariées vis-à-vis de la bande dessinée (et si l'on s'abstiendra d'évoquer tant de projets avortés, de rêves déçus, autant d'ailleurs dans le domaine de la B.D. que dans celui du cinéma et de l'audiovisuel en général, on dira tout de même que des projets sérieux de B.D. étaient envisagés avec Franz Drappier<sup>50</sup> pour *La Piste du Dakota*, Michel Crespin, tous deux décédés, et Yves Bordes pour *Dylan Stark*. Or, l'éditeur Claude Lefrancq a fait avorter le projet)<sup>51</sup>. On s'en souvient, le père de *Tintin* a conduit Pelot à privilégier la plume plutôt que le pinceau (néanmoins réutilisé pour la peinture de corps féminins voluptueux et sensuels, de petits cyclistes jaunes sous la pluie

et d'oursons bleus attendrissant au cours des années 90). Le regretté Philippe Vandooren (1935-2000) - « toi le frère que je n'ai jamais eu » pourrait chanter Pelot-, d'abord connu chez Marabout, puis comme éditeur de *Spirou* et de Dupuis, réunit le romancier et le dessinateur italien Emmanuel Vegliana. (Malheureusement, Philippe Vandooren va décéder avant que se concrétise le projet qu'il a initié.) La rencontre du trio a été à l'origine de la série de B.D. de science-fiction : *H.A.N.D.*, ancrée dans un futur proche, riche de trois épisodes et parue dans la fameuse collection « Repères ».

Alors que le tome 1, *La Peau des ombres*, est en librairie en 2002, il faut patienter jusqu'en juin 2004 pour lire *Jungle de rouille*. Le troisième tome, *Le Messie des rats*, sort en octobre 2005. Pour cette concrétisation si longtemps attendue du rôle de scénariste de B.D., Pelot n'a choisi ni la facilité, ni le récit simplement linéaire. Sur un canevas complexe, l'histoire de sept fédérations de scientifiques qui dominent le monde, bâti autour des thèmes de la SF actuelle (avec le risque d'être apprécié après la parution de plusieurs épisodes), Pelot se limite à l'essentiel, laissant au dessinateur Emmanuel Vegliana le soin de mettre en valeur, avec conviction et talent, personnages, intrigue et décor, sans jamais être redondant par rapport au texte. Signalons un rare et mutuel respect du travail de chacun, même si le découpage très serré demande une grande concentration. Sur le plan du récit, Pelot en maître de la S-F, reprend et développe des thèmes qui lui sont chers mais la trilogie n'a pas eu le succès escompté. L'adaptation remarquable du roman très sombre, *Pauvres zhéros*, par le talentueux Baru<sup>52</sup> (Hervé Baruléa) qui s'est chargé entièrement du scénario, aura un tout autre retentissement. Le dessin d'une efficacité redoutable transforme ce récit parfois déprimant en un album très réussi, paru en 2008 dans la collection « Rivages/Casterman/Noir » et primé à Angoulême.

### **Pelot, tel qu'en lui-même enfin son Grand Œuvre le change**

L'année 2003-2004 restera surtout marquée par la parution attendue du roman monumental : *C'est ainsi que les hommes vivent*, fort de ses 1120 pages.

Envisagé depuis une décennie, interrompu par l'urgence de la saga *Sous le vent du monde*, mûri et écrit ces dernières années, l'ouvrage a connu une longue gestation. L'écrivain a obtenu en 1994, de la part du conseil général des Vosges, une aide à la création de 50 000 F pour lui permettre de faire des recherches d'archives historiques et de se consacrer à l'écriture de sa saga vosgienne. Cette fresque troublante, fascinante et époustouflante, traversant les siècles, a longtemps virevolté au-dessus des épaules de Pelot, avant de se laisser apprivoiser. La croyance que les histoires se posent sur les romanciers méritants, ne doit pas cacher la longue et ingrate tâche de documentation, ou masquer les moments de doute et d'angoisse, et surtout, le titanesque travail sémantique et linguistique de l'écrivain, précédant l'écriture et l'agencement du récit. Le roman *C'est ainsi que les hommes vivent* vaut mille fois mieux que quelques aperçus réducteurs qui en font grossièrement « le roman le plus épais »



de la rentrée 2003. En fait, ses 1100 pages mettent en parallèle deux histoires fort distinctes. Si le récit est aussi une longue enquête entreprise en 1999, sur des faits du XVII<sup>e</sup> siècle, l'essentiel est dans l'insertion de personnages originaux et surprenant, « désensevelis » de l'Histoire de la Lorraine où on les avait toujours oubliés, et suivis dans leurs métamorphoses identitaires, aventureuses et douloureuses. Pelot, écrivain et plus que jamais « raconteur d'histoires », développe deux trames parallèles évoluant dans deux univers historiquement très différents, celui des intrigues et des troubles du duché de Lorraine au XVII<sup>e</sup> siècle et l'époque contemporaine, non moins exempte de turpitudes.

Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, une paysanne lorraine est brûlée comme sorcière, après avoir donné naissance à un garçon, Dolat, recueilli par les dames chanoinesses de l'abbaye de Remiremont. Apolline d'Eaugrogne, issue de la haute noblesse, devient sa jeune « marraine ». Elevés ensemble, ils vivront une relation passionnée mais Dolat, à douze ans, quitte l'abbaye. Adopté par « Maman Claudon », il devient l'apprenti d'un apiculteur. Dénoncée pour complot contre Catherine de Lorraine, contrainte de fuir vers la Franche Comté, Apolline appelle Dolat à son secours. Les amants traqués se réfugient dans les forêts, au-dessus de Saint-Maurice. La Guerre de Trente ans les sépare...

### « Désensevelis » de l'Histoire

En 1999, le journaliste reporter Lazare Grosdemange, rescapé d'une attaque cardiaque malmenant sa mémoire, revient dans son village de Saint-Maurice-sur-Moselle où sa mère vient de mourir. Ce deuil le conduit à fouiller les archives familiales et locales et à entreprendre une vaste enquête historique qui le mène à la fois sur les traces d'un ancêtre bagnard et sur la piste d'un trésor, lié autrefois à l'aventure de Dolat et d'Apolline...

Ce livre conjugue les polygraphies mises en œuvre de décennie en décennie : western, roman fantastique et roman noir, récit historique et œuvre de littérature générale... Récit extraordinaire et étonnant par la qualité et la musicalité de son écriture, le souffle de son style souple et multiple et l'originalité des thèmes, il s'enracine dans la Lorraine et « la Comté », ce qui ne surprend pas.

C'est depuis 1972 qu'il a choisi d'évoquer les paysages « en rondes bosses et pente douce » de sa région, dans des ouvrages de littérature générale, des romans noirs ou des récits juvéniles. Ses westerns au rythme haletant profitent à la description d'embuscades romanesques à souhait, de guets-apens ou de combats duels.

La saga *Sous le vent du monde* a convaincu que l'auteur peut entrer en empathie avec des personnages de l'Histoire. Mais ici, il multiplie les points de vue dont certains sont plus distancés.

L'avatar, Galafe-Dieu, bras de Dieu ou plutôt du Diable, lointain cousin dans ses excès de « Konnar le Barbant », en est un exemple. L'écriture de romans noirs, parfois proches du « gore » ou du « trash », a donné au romancier une

liberté d'expression adaptée à ses temps horribles. Parce que le romancier a plongé avec aisance dans les temps préhistoriques les plus reculés, les lecteurs ne peuvent s'autoriser à considérer ce voyage au long cours de 1100 pages, surtout au cœur des années 1599 à 1638, pour une promenade « touristique ». On sait que Pelot adopte ou adapte la langue d'une époque, allant jusqu'à créer une langue et une grammaire pour ses « paléofictions ». La novélisation du film *Le Pacte des loups*, sorte d'exercice de travail préparatoire à ce roman, montre aussi le glissement réussi, dans une langue appropriée au temps de la bête du Gévaudan. Or, Pelot marie aujourd'hui une langue ancienne volontiers désuète mais poétique, patoisante parfois, à une langue plus moderne, au souffle étonnamment puissant et irrésistible et au rythme tel qu'il laisse le lecteur abasourdi et ravi par cette musicalité nouvelle et charmeuse.

Si Pelot s'est souvent inventé un double, grand reporter ou écrivain, en visite dans sa « vallée en étoile », il a rarement donné autant d'indices autobiographiques que dans *C'est ainsi que les hommes vivent*. Comme lui en 1999, Lazare Grosdemange vient de perdre sa mère, comme lui, il se remet d'un accident cardiaque. Curieux face à face, d'ailleurs, que celui du baroudeur du globe et du romancier « voyageur immobile », qui se rit des siècles et des continents, voire des galaxies, depuis qu'il écrit ! Si l'écrivain n'a pas cessé d'écrire la « saga des calamiteux » à qui on n'a jamais donné la parole, jamais il n'est allé aussi près de ceux qui le touchent. Les épisodes contemporains semblent d'habiles truchements pour lier les époques. Même l'évocation de Remiremont et des chanoines de l'abbaye, au temps de Barbe de Salm ou de Catherine de Lorraine, puis le déplacement aux limites de la Comté, de l'Alsace et de la Lorraine, donnent une assise historico-géographique et permettent la mise en perspective d'actions hautes en couleurs. Elles concernent des groupes humains souvent antagonistes et socialement à mille lieues l'un de l'autre. L'essentiel est dans la résurrection des rescapés des guerres et des misères, en un temps proche de la plus noire des Apocalypses, même si l'on retrouve une autre constante : le choix de personnages minoritaires qui transgressent les règles et vivent aux marges d'une société qu'ils font d'habitude progresser, ce qui ne semble pas le cas ici. Ce sont tous les manants et roturiers, les forestiers et « boquillons », les « myneurs » et les « charbounés », les vachers et les chevriers, sans compter la « crapaudaille » et les drilles emportés par la folie des guerres et des idéologies, aussi mouvantes qu'assassines. S'il ne veut pas être trop « chamboulé », le lecteur doit de se souvenir d'indices pelotiens, annonceurs de moments-clés, tels « l'odeur basse de la rivière » et plus encore « les senteurs de vase collée aux pierres découvertes ». Tout est à craindre aussi quand la forêt, fatale au « maître des mouchettes », se fait soudain « muette ». Ce Grand œuvre de Pelot, à l'architecture audacieuse, arrive à son heure. Il marque un des aboutissements d'une construction romanesque quasi-quotidienne de quatre décennies. Avant de livrer son ouvrage accompli au lecteur, l'artisan Pelot s'est frotté à bien des genres, depuis la B.D. envoyée à Hergé il y a 50 ans jusqu'au scénario documentaire en 2002 sur la préhistoire.

Rien d'étonnant que le lecteur sorte d'une telle fresque aux facettes multiples à la fois charmé et « esbaubi ». Le roman de Pelot, où sont disséminés pour une fois de nombreux éléments autobiographiques, se développe en suivant deux trames parallèles et deux univers historiquement très différents, séparés par quatre siècles, celui des intrigues et des troubles du duché de Lorraine au XVII<sup>e</sup> siècle et l'époque contemporaine, non moins exempte de turpitudes. Cette fresque historique vibre d'un souffle et d'une puissance admirables. L'œuvre aux rebondissements nombreux et inattendus, est saluée par une critique unanime, tant par des écrivains tels que Philippe Claudel, Claude Ecken, Jean-Louis Ezine, François Nourissier, Daniel Rondeau... que par les spécialistes du polar, du roman noir et de la SF. Bien avant ce livre, ils avaient salué le talent incontestable de Pelot. Ce n'est que justice puisque ce Grand Œuvre est, en fait, l'œuvre de toute une vie, un des aboutissements les plus époustouflants de travaux d'écrivain remis sur le métier depuis quarante ans. L'ouvrage, sélectionné sur la première liste du *Prix de l'Académie française*<sup>53</sup>, a obtenu le *Prix de la Feuille d'or-France bleue Sud Lorraine* lors du « Livre sur la place » de Nancy et, enfin, le *Prix Erckmann-Chatrion*. Faudrait-il d'abord attendre une « reconnaissance », d'ailleurs bien tardive de la Lorraine (-nul n'est prophète en son pays !-), pour laisser espérer une reconnaissance plus équitable à l'échelon national ? Encore faudrait-il que l'entrée de Pelot dans les ouvrages lorrains s'effectue enfin (alors que les dictionnaires et encyclopédies au niveau national ont introduit le romancier dans leurs rubriques depuis longtemps) ! Si le *Dictionnaire des littératures de Lorraine* de Michel Caffier<sup>54</sup> lui a consacré 10 colonnes, les encyclopédies Bonneton traînent encore les pieds. Tandis que *Vosges L'Encyclopédie Bonneton*<sup>55</sup> de 2004, après 163 romans publiés, aligne chichement 11 lignes (illustrées de 5 couvertures des romans de Pelot), dans une ultime séance de rattrapage, celle de la Lorraine ignore toujours l'écrivain frémis. En 2012 enfin, *La Lorraine pour les Nuls* de Xavier Brouet et Richard Sourgnès<sup>56</sup> consacre une page à l'auteur. Sans doute faut-il compter davantage avec le rayonnement du site Internet « officiel » de Pelot, à la fois son « Repaire » et son repère<sup>57</sup>, et du site « écrivosges » constamment mis à jour grâce à la vigilance de Bernard Visse, pour élargir le cercle de la connaissance.

Le temps fera son œuvre. On le sait, les livres les plus difficiles à éditer, comme *Le Sourire des crabes* (refusé cinq fois), *L'Été en pente douce* (13 fois, en particulier par Belfond, Gallimard, Grasset, Albin Michel, Le Seuil, Alta, Sagittaire, Calmann-Lévy, Lattès, Stock) ou *Ce soir, les souris sont bleues* (un des préférés de l'auteur, refusé 13 fois, présent dans la collection « Folio » depuis 2000 et qui, sans les magouilles de l'époque -disparues depuis-, aurait déjà dû obtenir le *Prix Erckmann-Chatrion* lors de sa sortie), sont souvent les œuvres majeures, lentement découvertes, comme en avance sur leur époque.

Reconnu jadis par ses pairs du roman noir, de la S-F et du fantastique, Pelot, élargissant son audience, n'est plus seulement un « raconteur d'histoires », un large public s'en aperçoit. Espérons que sa saga préhistorique et son énorme

roman paru chez Denoël ne soient pas les arbres qui cachent la forêt aux espèces variées et parfumées. Après tout qu'importe ! Écrivain, il est né, écrivain, il demeure et demeurera. Il fait d'ailleurs un choix apparemment risqué, en tout cas, courageux en changeant d'éditeur, puisqu'il quitte Denoël où il a beaucoup publié, pour les nouvelles éditions Héloïse d'Ormesson fondées en octobre 2004, avec Gilles Cohen-Solal. Trois livres, aussitôt remarqués par la critique, y sont d'abord parus.

C'est, dès 2005, *Méchamment dimanche*, réédité chez Pocket en 2006. Le récit, cruel roman d'apprentissage, met à nu ses personnages, comme Zan, âgé de 12 ans en 1957, scruté jusqu'au plus profond de son intimité et de ses secrets. Au-delà d'une nostalgie perceptible, mais une nostalgie « heureuse », le lecteur doit saisir le lien précis existant entre les faits de 1957 et ceux de 2004, quand un forcené tue sans motif apparent cinq ouvriers en train de démolir une vieille maison des Ballons. Au lecteur de reconstituer le maillage complexe, tissé par un romancier peu disposé à quitter cette enfance à la fois trouble et fangeuse, heureuse et sombre. Si Pelot quitte Denoël et change d'éditeur<sup>58</sup>, il ne change pourtant pas d'univers puisqu'on retrouve les odeurs, les senteurs et les bruits parfois pleins de fureur, de sa vallée de la Haute Moselle. Zan, bientôt douze ans, habite avec son père veuf, le grand Marcel, ouvrier chargé de la chaufferie du tissage des Ajols, dans cette vallée en étoile de Saint-Maurice. Quelques années plus tôt, son petit frère est mort alors qu'il était sous sa surveillance. Sa mère, désespérée, s'est suicidée et son frère disparu s'est réincarné dans le chien de la famille, Jean-Claude, chien avec lequel l'enfant s'entretient normalement.

Les fantômes de sa mère et de son jeune frère hantent encore la maison, du moins avant qu'une assistance sociale, « cul-bénite » de surcroît, jette son dévolu sur le père d'un enfant peu disposé à partager l'affection de son père. Pas question d'accepter de perdre ainsi le double contact fraternel et maternel étrangement préservés. Malgré son jeune âge, il est plutôt le chef d'une bande de « galichtrés » de son acabit, surnommés, par exemple, Tipol, Tonto, Belette et sa jumelle Zita (capable, dans sa robe rouge de voler sur les pierres de la Moselle sans jamais « mettre un pied au jus »). Certains de ces garnements sont involontairement rassemblés la nuit du 13 juillet 1957, dans le cimetière pentu du village. Zan ayant imprudemment parlé d'un « souterrain » secret, il n'avait pas prévu la venue de « ce grand con de Nano Grandgirard » qui l'enferme dans le caveau en question, avec son copain Tipol, affolé.

De cet incident humiliant va naître un désir de vengeance, attisé par la jalousie chaque fois qu'Angèle s'intéresse à Grandgirard. La guerre des bandes est déclarée, riche en épisodes hauts en couleurs, souvent cocasses et drôles, parfois plus angoissants, entrecoupés de pêches à la truite à la main, de Bussang au Thillot, dans une Moselle quasi asséchée. Stupéfiante attaque en règle du train par les « Indiens » munis d'arcs aux flèches acérées, incendie criminel au cœur de l'été caniculaire, construction et destruction vengeresse de cabanes vont émailler dix semaines de vacances vécues en fait comme « une terrible

épreuve insurmontable ». Zan, angoissé et épouvanté, voit désormais le monde entier, « le monde énorme et monstrueux », « le menacer d'aplatissement ».

Ce garçon, bien différent de Cinq-six mouches, dans *Ce soir les souris sont bleues*, doit beaucoup à Pelot qui n'est jamais allé aussi loin dans l'autobiographie, seulement déguisée par une situation familiale réellement bien différente. Par exemple, Zan est né le même jour que lui et réalise des bandes dessinées, comme *Panique à Brigham-City* (concrètement présente et toujours inédite dans les cartons du romancier !) Leur situation sociale est la même, tout comme l'environnement géographique. Le romancier n'a jamais décrit avec autant de précision et d'exactitude géographique son village « en étoile » de Saint-Maurice-sur-Moselle, nommé seulement pour la 4<sup>e</sup> fois (alors que 43 récits ont déjà les Vosges ou leurs environs pour cadre). Dans ce cruel roman d'apprentissage, sans recours à l'ellipse ou à la simple allusion, Pelot procède à une totale mise à nu de ses personnages, scrutés jusqu'au plus profond de leur intimité et de leurs secrets. Il ne cache rien, par exemple, des cauchemars, des fantasmes, des rêves, et surtout des émois et des jeux sexuels de préadolescents, parfois victimes un temps de leur manque de clairvoyance (comme Zan avec Zita), souvent livrés à eux-mêmes dans cette vallée enclavée et vouée à la quasi mono-industrie textile.

Au fil des jours, parfois tragiques ou meurtriers, Zan, déjà bien imprudent dans ses prétendues « prophéties », aggrave son cas au point d'être accusé de tous les maux qui s'abattent cet été sur le village et de risquer le départ en pension à la rentrée de septembre... Il est vrai que les morts et les disparitions se multiplient d'une façon aussi mystérieuse qu'inquiétante !

Au-delà d'une nostalgie perceptible dans l'évocation des mets et des boissons de l'époque, du kéfir au « Pschitt » ou au « Sic », des bals et des fêtes populaires d'une grande ringardise à l'heure où le rock est pourtant déjà né, pourvu que l'auteur ne donne pas du grain à moudre à un de ces sociologues toujours en quête de milieux livrés à ce qu'ils appellent « l'acculturation » ? Quel précieux document que ce récit où la radio est branchée sur la station quasi unique de Radio-Luxembourg ! Place au feuilleton *Sur le banc*, aux mièvres rengaines de Rina Ketty et Tino Rossi, aux étapes du Tour de France, aux prédictions de Geneviève Tabouis. Il faut se contenter du cinéma Domino qui projette beaucoup de nanars attardés et de westerns, lesquels n'ont pas souvent la qualité de *L'Homme des vallées perdues* ou de *Bravados* !

Les bandes dessinées constituent l'essentiel des lectures possibles. En plus des fascicules des éditions Artima, tels *Ardan*, *Éclair* ou *Atome Kid*, ceux que s'échangent les garçons, les hebdomadaires *Hurrah*, *L'Intrépide*, *Tintin*, *Spirou*, *Mickey* et *Vaillant* tandis que les filles se contentent d'*Âmes vaillantes*, d'*Aggie* et de *L'Espiegle Lili*. En 2004, un drame provoque au village le retour d'un certain Barthe, commissaire de police retraité, dont on devine très vite qu'il a bien connu le forcené qui vient d'abattre froidement cinq ouvriers en train de démolir une vieille maison. Le lien précis qui existe entre les faits de 1957 et ceux d'aujourd'hui, c'est au lecteur de le rétablir en tissant le maillage

complexe, lentement reconstitué au fil des pages par un romancier peu pressé de quitter cette enfance à la fois trouble et boueuse, heureuse et malheureuse.

La jeune Moselle et ses « senteurs d'anciens assèchements sur les pierres découvertes par l'été », est, comme souvent, à la fois un terrain de jeux et le théâtre de drames qui risquent de bouleverser plus d'un lecteur. Elle semble la dépositaire la plus sûre des secrets de ce récit très lentement construit, comme si Pelot, en creusant encore davantage un sillon déjà plusieurs fois labouré, voulait laisser une trace cette fois indélébile sur un passé où il est toujours impossible de démêler la part de la fiction et des moments volés à la réalité. Ce roman n'est ni une autobiographie déguisée, même si des éléments sont empruntés à la véritable enfance de Pelot (comme l'écrit Olivier Delcroix dans *Le Figaro* : « À l'évidence, il a mis beaucoup de lui-même dans ce nouveau livre »), ni une intrigue policière en dépit de la présence d'un crime et d'un policier enquêteur.

Hubert Prolongeau<sup>59</sup> dans *Le Journal du Dimanche*, constate : « On démarre dans la guerre des boutons, et on se retrouve en plein massacre des innocents. Débutant comme une histoire d'enfance rigolarde et nostalgique, le dernier Pelot dévoile au fur et à mesure sa vraie nature : une descente au noir des âmes qui, pour être récemment nées, n'en sont pas moins déjà ardemment cabossées. » Le critique conclut : « Son talent trouve son plein équilibre dans le lent balancement entre la dureté des situations et la sensualité d'une écriture qui peint aussi bien les couleurs de la nature que les attermoissements du cœur. On sort groggy de cet été en pente dure. » En fait, si l'on n'avait pas ajouté à l'intrigue des éléments dramatiques, extérieurs par rapport à l'enfance « réelle » de l'auteur, on pourrait sans forcer le trait emprunter à Jean-Pierre Amette le titre, *Confessions d'un enfant gâté* pour qualifier cette enfance libre et heureuse.

Tandis que Josyane Savigneau<sup>60</sup> remarque surtout « un roman d'apprentissage très singulier, vif, drôle, inquiétant aussi. » précisant que « Pelot ne cherche pas à fournir au lecteur une solution, comme dans une énigme policière, mais plutôt à mettre en empathie avec un destin construit sur une enfance dévastée », Michel Vagner<sup>61</sup>, dans *L'Est Républicain*, voit dans *Méchamment dimanche* « le bouleversant roman noir du vert paradis », « un univers à découvrir, lentement, patiemment, celui de l'enfance que l'on parcourt dans le sillage de Zan, de Tipol, de Belette, de Tonto et de Zita, sans oublier Jean-Claude, le chien qui murmure à l'oreille des hommes ». Pour Michel Vagner, cet univers « renvoie à Louis Pergaud et à sa *Guerre des boutons*. Qui évoque *Mystic River* mais avec plus de souffle, une écriture d'une ampleur, d'une justesse rares. Pour rendre un sentiment, une senteur, une peur, Pierre Pelot, on le sait, excelle. Il n'a pas son pareil pour tisser une intrigue, brosser un portrait, susciter l'émotion, renverser une situation et bousculer son lecteur. »

Dans *L'Express*, l'écrivain Daniel Rondeau<sup>62</sup> constate : « Il y a chez Pelot un côté Pagnol des provinces de l'Est capable de nous faire entendre la respiration de la forêt, la fraîcheur de l'onde, la présence des animaux et la façon souvent douloureuse qu'ont les hommes et leurs fils de s'accorder au monde. » Ce « côté Pagnol » frappera sans doute d'autres esprits puisque le roman, déjà

vendu à 20 000 exemplaires, recevra en juin 2005 le Prix Marcel-Pagnol. Judith Steiner<sup>63</sup>, même si elle se trompe un peu en qualifiant le livre, dans *Les Inrockuptibles*, de « thriller vosgien », montre bien la mise en évidence « d'une enfance puissance dix, plus vraie que nature, foisonnante de rêves et de batailles, de pactes et de trahisons, de feu de forêt et de mollets giflés par les ronces. » « Tout est mystérieux chez Pelot, tout est au bord du gouffre, et tout prend son temps » constate la critique. « Le classicisme du grand roman d'apprentissage rural joue des coudes entre les néologismes en cascades de phrases à la poésie rocailleuse et bravache », avec une écriture « torrentielle, têtue et fière, souvent tarabiscotée. » Dans *Télérama*, Michel Abescat suppose que Pelot faisait sans doute partie des « galichtrés toujours prêts pour les quatre cents coups qu'il met en scène dans son dernier livre. » Il conclut : « À la lumière des vacances et des jeux apparemment anodins se mêle peu à peu l'ombre portée d'une tragédie. Avec un art subtil de la construction et du suspense, Pelot en distille les éléments jusqu'à la dernière ligne... »

Puisque *Méchamment dimanche* contient des éléments d'une autobiographie déguisée, il est tout naturel d'évoquer ici l'ouvrage le plus autobiographique qui laisse moins de place à la fiction : *La Montagne des bœufs sauvages* publié en 2010 par Hoëbeke. Pourquoi ce titre ? Parce qu'il correspond à l'étymologie celtique des trois mots désignant les Vosges, ce qui permet à Pelot d'écrire : « Je suis né dans cette vallée de la montagne des bœufs sauvages étroitement serrée par les hauteurs rondes aux couleurs délavées, rousses et bleuies, comme des ressacs pétrifiés de vagues écumées. »

Le livre est constitué d'un ensemble de textes, sans lien évident autre que le paysage vosgien et qui s'apparentent plutôt à des nouvelles. Que l'auteur commence par une célébration de « sa » Moselle, ne surprend pas quand on sait l'importance que cette rivière a pris depuis un certain jour de septembre 1959 quand l'adolescent Pelot, « assis sur la berge à regarder couloter l'eau » a refusé pour toujours de « faire ce qu'on fait à cet âge : prendre le départ avec les autres et quitter les histoires dans lesquelles il jouait. » Pelot, tel un Peter Pan qui ne tenait pas spécialement à grandir, se souvient aussi de ses chats. Comme le note Michel Vagner<sup>65</sup>, dans *L'Est Républicain* : « Et puis, il y a le vent, les arbres, les pierres, les froidures et les canicules qu'il dépeint. Et les bêtes, le cerf au bois gigantesque entr'aperçu au soleil couchant, le renard et ses deux rejetons, qu'il magnifie. Et les hommes, ses parents, ses proches, ses amis, ses voisins et les autres, qu'il évoque avec tendresse. » On devine davantage de complicité avec le père qui prodigue des encouragements qu'avec la mère, plus réservée en raison peut-être de sa « morale chrétienne » ou de son sens des responsabilités.

Très pudiquement, Pelot évoque aussi sa « grand sœur » qui ressemblait dans sa jeunesse à Ava Gardner. Puisque sa sœur Myriam (1933-2007), celle qui lui prêtait ses romans policiers et le prenait en photo dans ses jeux enfantins est de douze ans son aînée, le petit Pierre (Pélot ou Pelot) pourrait apparaître comme une « ravisotte »<sup>66</sup>, un terme lorrain pour désigner une naissance tardive, si ses parents n'étaient pas dans la trentaine au moment de sa naissance.

*La Montagne des bœufs sauvages*, en apparence un peu désordonné résiste à tout résumé. Michel Vagner tente de synthétiser l'ouvrage. « [Pelot] passe en revue, la plume chargée d'anecdotes, d'images, la fête des charbonniers, les feux de la Saint-Jean, Saint Nicolas et le Père Fouettard, le théâtre du Peuple de Maurice Pottecher... Et dépeint en touches sensibles, "les gens d'ici", depuis Apolline (...) jusqu'à Plonplon et Cacahuète. »

*L'Éloge des saisons*, un petit livre paru en 2013 adopte parfois un ton personnel et confidentiel qui invite à en parler ici et maintenant. L'ouvrage est essentiellement constitué par des reprises revues et corrigées de chroniques dominicales parues dans le quotidien *Vosges Matin*<sup>66</sup> entre 2009 et 2011. On le sait, Pelot aime toutes les saisons même si chez lui le peintre aurait peut-être une prédilection pour l'automne,... à moins que le Vosgien n'exprime sa préférence pour l'hiver, la saison de la neige et du grand froid.

Pour Christine Ferniot<sup>68</sup>, dans la revue *Lire*, c'est « un texte à quatre temps qui parle de redoux et de températures saisonnières. On part avec lui cueillir du muguet, croiser le loup qui ne fait peur qu'aux imbéciles, défendre les taupes (...). L'été, c'est le moment des grosses fèves qui ont poussé démesurément et des panachés bien frais au café du village. Et déjà, l'automne pointe son nez pour une délicieuse "fricassée" de patates au lard. On le quitte à pas discrets à l'entrée de l'hiver quand il faut écrire sa lettre au Père Noël. »

Le recueil évoque encore le Théâtre du peuple de Maurice Pottecher, la disparition du comédien et écrivain Bernard Giraudeau (1947-2010), le mystérieux chat Gros Papa, la recette de la cipaille. A propos de recette, il faut signaler un autre recueil précédent : *La Croque buissonnière*<sup>69</sup>, paru en 2008, qui décrit les recettes de cuisine appréciées par Pierre Pelot, de la tourte aux orties au pain perdu salé nappé de champignons, en passant par les « farcies » de pommes de terre et les truites pêchées à la main.

En 2006 paraît *L'Ombre des voyageuses*<sup>70</sup>, une épopée toute féminine, un roman très apprécié par une critique quasi unanime. Le titre désigne une histoire que lit en Louisiane, dans une grande maison nommée Magnolia, sur un manuscrit, la petite Émeline âgée de six ans. En fait, c'est le récit, au XVIII<sup>e</sup> siècle, d'Esdeline Favier, une enfant sauvageonne, gardienne de « biques », née en 1733, au bout de l'actuelle Haute Moselle vosgienne. Son destin est lié à celui de son « presque cousin » Cauvin Sauvé dont elle devient amoureuse. Tous deux rêvent d'Amérique mais Esdeline embarque seule, à Lorient, pour la Louisiane alors que Cauvin lui a fait croire qu'il partait sur un autre bateau. Commence alors une traversée mouvementée de l'Atlantique, au milieu des flibustiers et corsaires, des esclaves noirs à libérer.

Comme l'écrit Josyane Savigneau<sup>71</sup> : « Maladies, morts, équipage décimé, changement de capitaine, attaque par un bateau ennemi, voies d'eau dans la coque, naufragés et rescapés... tout y est, tout en couleur (...) ».

Esdeline épouse l'écrivain de bord Johan Forestier qui vient d'acheter une propriété louisianaise. Elle veut retrouver ce Cauvin Sauvé qui l'a trahie, retourner en France et revoir Apolline, demeurée dans la vallée vosgienne des